

sommaire du n° 158, mars 2022

■ Ouverture	3
■ Séminaire École	
« J. Lacan, <i>Télévision</i> , Question VI »	
Marjolaine Hatzfeld, À propos du commentaire de Patrick Barillot sur <i>Télévision</i>	6
■ D'un pôle à l'autre	
Carole Leymarie, Qu'est-ce qui angoisse ?	10
Jean-Michel Valtat, « Il n'y a pas de structure perverse », dites-vous ?	17
Frédéric Pellion, Usages cliniques du néologisme	22
Michel Bousseynroux, Comment enseigner sans délirer ? Entre raison du mathème et <i>réson</i> du poème, la psychanalyse	30
■ Et entre-temps...	
Espace AE	
Sophie Rolland-Manas et Anastasia Tzavidopoulou, Dialogue entre deux temps	46
Journées nationales : « Hystérie »	
Irène Tu Ton	56
Patricia Gavilanes, Amour d'homme	58
Francis Le Port, Psychose hystérique ?	62
Coralie Vankerhoven, Dit-solution mystique : réponse à l'hystérique ? Et aujourd'hui ?	67
■ XI ^e Rendez-vous de l'IF-EPFCL	
Buenos Aires, 29 juin - 3 juillet 2022	
« Traitement du corps dans l'époque et dans la psychanalyse »	
<i>Prélude</i>	
Marc Strauss, Corps adoré	73
■ Brèves	
Colette Soler, <i>Une urgence pas comme les autres</i> Par Pierre Perez	77
■ Fragments	
Jacques Lacan	80

Directrice de la publication

Patricia Zarowsky

Responsable de la rédaction

Nadine Cordova

Comité éditorial

Giselle Biasotto-Motte

Isabelle Boudin

Brigitte Bovagnet

Anne-Marie Combres

Nathalie Dollez

Alexandre Faure

Laure Hermand-Schebat

Emmanuelle Moreau

Pierre Perez

Florence Signon

Christine Silbermann

Louis-Marie Tinthoin

Maquette

Jérôme Laffay et Céline Delatouche

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

Authume, lundi 17 janvier 2022

Dans le Mensuel sont publiés les travaux de ceux qui pensent la psychanalyse lors de séminaires, de conférences, de cartels, de préludes, de Brèves... Ces publications constituent un lien d'École dont le but est d'interroger la psychanalyse, de l'étudier activement, ainsi que d'analyser les effets cliniques qu'elle produit. Cela ne peut se faire seul mais à plusieurs.

Ce lien d'École, en partant du cartel, Lacan l'a formalisé ainsi dans l'« Acte de fondation » : « Ceux qui viendront dans cette École s'engageront à remplir une tâche soumise à un contrôle interne et externe. Ils sont assurés en échange que rien ne sera épargné pour que tout ce qu'ils feront de valable, ait le retentissement qu'il mérite, et à la place qui conviendra ¹. » Il ajoute : « Le succès de l'École se mesurera à la sortie de travaux qui soient recevables à leur place ². »

Nos publications témoignent de la façon dont les membres de l'École pensent la psychanalyse et font exister l'inconscient. Colette Soler nous rappelait l'importance des élaborations de chacun pour faire exister l'inconscient dans le discours : « [...] comment l'inconscient pourrait un peu exister comme un fait. Une seule réponse : par les productions des analystes. C'est ce qui s'est passé pour Freud. Freud a réussi à faire exister l'inconscient dans le discours à partir de ses œuvres, non pas à partir de ses cures. À partir – bien sûr ça supposait les cures –, mais à partir de ce qu'il a élaboré et pensé à propos des cures ³. »





Les signifiants présents dans les textes servent d'appui et circulent pour alimenter l'élaboration de chacun. Chaque lecteur est différent car il lit à partir du questionnement qui est le sien au moment de sa lecture. Qui ne peut témoigner de l'expérience qu'il a pu faire lors d'une deuxième lecture d'un texte, d'être surpris d'y découvrir des propos et des idées qu'il n'avait pas perçus la première fois ? Un lecteur ne lira donc pas deux fois le même texte de façon identique. Il est partie prenante dans ce rapport auteur-lecteur. C'est ce que nous constatons de façon exacerbée dans le cartel, création de

Lacan qui l'a mise au premier plan en 1964 lors de la création de l'École française de psychanalyse. Les cartellisants (4 + 1) réfléchissent et échangent lors de leurs rencontres, en prenant appui sur les ouvrages de Freud et de Lacan, ainsi que sur des textes publiés dans le Mensuel ou dans les revues de l'EPFCL pour construire une élaboration propre à chacun. Je fais écho ici à la « Lettre aux lecteurs » d'Alexandre Faure où il évoque le « cartel-lisant⁴ ». Dans le cartel, nous avons une articulation importante entre la parole, la lecture et l'écrit qui s'entrecroisent, avec éventuellement les productions écrites des cartellisants.

En créant les cartels, Lacan voulait permettre qu'une identification de type hystérique puisse s'établir entre les cartellisants, chacun étant présent à partir de son non-savoir. En effet, afin d'éviter une identification basée sur l'autre idéalisé, comme dans la foule, ce qui est visé, c'est une identification au désir de l'Autre : s'identifier au désir en tant que manque à savoir. Mais cela existe-t-il uniquement dans le cartel ? Cela ne peut-il être présent également dans ce qui peut réunir les auteurs et les lecteurs du Mensuel, où chacun s'implique à partir de son manque à savoir ? La circulation des signifiants des auteurs, si elle ne vient pas faire bouchon au questionnement, mène vers une réflexion et une élaboration pour le lecteur. Ces passages de l'un à l'autre créent une dynamique de travail.

Souhaitons que ce soit le cas par cette lecture !

Giselle Biasotto-Motte

-
1.  J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 229.
 2.  *Ibid.*, p. 236.
 3.  C. Soler, « Le cartel analysant ? », *Mensuel*, n° 57, Paris, EPFCL, janvier 2011, p. 53.
 4.  A. Faure, « Lettre à un lecteur », *Mensuel*, n° 148, Paris, EPFCL, février 2021, p. 3.

SÉMINAIRE ÉCOLE

J. Lacan, *Télévision*

Question VI

Marjolaine Hatzfeld

À propos du commentaire de Patrick Barillot sur *Télévision* *

« Le noble, le tragique, le comique, le bouffon (à se pointer d'une courbe de Gauss), bref l'éventail de ce que produit la scène [...] »

J. Lacan ¹

Je ne suivrai pas la tentative de Patrick Barillot de voir dans cette courbe de Gauss une façon de chiffrer l'éventail des figures de l'amour répertoriées ici par Lacan. (Je vois mal où cette énumération présenterait un tracé en pic ou en plateau.) La parenthèse qui mentionne la courbe de Gauss ne porte, me semble-t-il, que sur son antécédent immédiat, *le bouffon*. C'est la version bouffonne de l'amour qui est ici concernée.

Mais à quoi Lacan peut-il faire allusion ?

Cette phrase m'a toujours fait rire. Je l'entendais spontanément dans le contexte des études de Masters et Johnson (*Human Sexual Response*, 1966, dont le succès n'est toujours pas tari si l'on en croit les rééditions). Telle la police dans *La Lettre volée*, ils quadrillaient les moindres replis et suintements de l'appareil sexuel pour établir « scientifiquement », « sexologiquement », la courbe de Gauss de l'excitation chez l'homme et chez la femme. N'est-ce pas de cela que Lacan se gausse proprement, comme étant l'avatar le plus bouffon des errances du parlant en quête de rapport sexuel ? Au-delà du noble, du tragique, du comique, l'amour s'écrase dans le bouffon – soit ce comique de bas étage, genre à la marge du littéraire, auquel Boileau donne place dans son *Art poétique* aux côtés des autres genres cités par Lacan. Le ressort en serait que la focalisation ô combien méthodique sur l'excitation... noie le poisson du désir.

On objectera que le discours de la sexologie est une chose, autre chose ce qui monte bouffonnement sur la scène du théâtre amoureux... Mais la science n'est jamais pure. Derrière Masters & Johnson, il y a le couple de William M. (Bill pour les intimes) et de Virginie J.

Lui, gynécologue et obstétricien à succès, né en 1915, marié ; elle, divorcée avec deux enfants, brièvement chanteuse de country, sans aucun diplôme universitaire ni expérience médicale, de dix ans plus jeune. Faut-il l'imaginer aux abois, ou l'amour fait-il feu de tout bois ? Le fait est qu'elle se trouve à seconder W. Masters dans ses recherches, et qu'il la persuade de coucher avec lui « pour leur travail ». Et ainsi, unis vers Cythère ...

Elle a confié à Thomas Maier, dans une série d'entretiens publiés sous le titre non ironique de *Masters of sex* (les Maîtres du sexe), qu'elle n'avait jamais été amoureuse de William Masters. Ajoutons, entre autres, qu'elle le soupçonnait d'avoir truqué les chiffres d'une étude (pourtant parue sous le label « Masters and Johnson ») rapportant que 71 % des cas étudiés par eux d'homosexualité avaient été convertis à l'hétérosexualité grâce à leur traitement.


Mais laissons de côté les ambiguïtés d'une relation qui en tout cas se soutenait d'un professionnalisme exigeant ! Car il s'agissait de réaliser l'équivalent de l'acte sexuel en laboratoire, avec les appareils adéquats pour mesurer stimulations et réponses. D'acte sexuel, pas l'ombre. « They did not have sex », ils ne faisaient pas l'amour. D'où la remarque de Virginie, remettant les pendules à l'heure : « There is nothing very exciting in this work ! », rien de bien excitant dans ce travail.


L'effet bouffon ne réside-t-il pas dans le succès incroyable de ce travail (entendez le livre *Human sexual response* et ses applications pratiques) ? Ces chercheurs d'orgasme ont été pris, au-delà de la libération sexuelle qu'ils promouvaient de fait, pour des maîtres de la vie amoureuse. L'engouement fut immense. Apprendre à aimer... Combien de thérapies de couple furent brillamment menées à bien, toujours selon les chiffres... donnés par Masters & Johnson. Le titre d'un livre d'un sexologue contemporain, élève et admirateur de M & J, *Jouir, c'est aimer*, du docteur Waynberg, dit la persistance de ce... fantasme « scientifique ».

Jouir, aimer, c'est Tout Un.

Un certain déplacement d'audition opéré par Lacan a rendu le tout-venant plus rétif à cet évangile.

Mon rire, ainsi déplié, donne-t-il une lecture recevable de la parenthèse ? La sexologie n'est pas nommée ici. Rappelons cependant qu'elle est prise en compte plus d'une fois dans notre texte de *Télévision* (pages 49, 52, entre autres).

* Je remercie Patrick Barillot, à qui j'avais adressé cette note dans l'après-coup de son exposé du 15 décembre 2021 (suivi par moi par visioconférence), de l'avoir trouvée recevable. Merci au *Mensuel* de l'accueillir dans ce numéro. L'exposé de P. Barillot a paru dans le numéro 157 du *Mensuel*, en février 2022.

1. J. Lacan, *Télévision* Paris, Le Seuil, 1974, p. 61.

D'UN PÔLE À L'AUTRE

Carole Leymarie

Qu'est-ce qui angoisse * ?

« 16 mai – Je suis malade, décidément ! Je me portais si bien le mois dernier ! J'ai la fièvre, une fièvre atroce, ou plutôt un énervement fiévreux, qui rend mon âme aussi souffrante que mon corps ! J'ai sans cesse cette sensation affreuse d'un danger menaçant, cette appréhension d'un malheur qui vient ou de la mort qui approche, ce pressentiment qui est sans doute l'atteinte d'un mal encore inconnu, germant dans le sang et dans la chair. »

Guy de Maupassant ¹

Nous avons envisagé de travailler l'année dernière sur le thème que nous reprenons cette année : « Qu'est-ce qui angoisse ? » S'il faisait suite logique à nos séminaires passés sur le motif du crime paranoïaque et sur les délires, où nous avons mis en avant ce qui était en jeu pour tout sujet dès l'entrée dans le langage ², il nous est apparu comme tout à fait d'actualité. La crise sanitaire, le coronavirus, ça angoisse, avons-nous entendu partout dans la presse et encore aujourd'hui concernant les effets post-covid. Mais qu'est-ce qui angoisse ? Est-ce l'idée de la maladie, de la mort, des incertitudes quant à l'avenir, de la privation des libertés et j'en passe ? Savons-nous seulement ce que nous nommons usuellement angoisse ?

Dans le langage courant, ce terme est probablement utilisé comme synonyme de peur, d'inquiétude ou d'anxiété, alors je propose que nous commençons par quelques définitions. Dans le Littré, *peur* est définie comme « passion pénible qu'excite en nous ce qui paraît dangereux, menaçant, surnaturel », *inquiétude*, « agitation d'esprit », *anxiété*, « état de trouble et d'agitation, avec sentiment de gêne et de resserrement de la région précordiale [le thorax] », et *angoisse* comme « sentiment de resserrement à la région épigastrique [au niveau de l'estomac], avec difficulté de respirer et grande tristesse ».

Hormis la définition de la peur, nous voyons qu'il s'agit d'une description de phénomènes somatiques avec un nivellement entre l'inquiétude, l'anxiété et l'angoisse quant à ces manifestations. Il est intéressant de voir que la différence se situe au niveau du corps, de l'agitation de l'esprit donc sans le corps pour ce qui est de l'inquiétude, à l'agitation pour l'anxiété qui s'accompagne de manifestations corporelles, et dans l'angoisse il n'y a plus d'agitation du tout mais un « sentiment de resserrement » qui convoque à la fois le corps et l'esprit pour le « sentiment », on pourrait dire un « sentiment qui vient du corps ».

Ces définitions restent néanmoins descriptives et ne nous apprennent rien sur l'origine de ces manifestations. La psychanalyse n'est pas que descriptive, « elle ajoute aux phénomènes des hypothèses sur l'ordre de ces phénomènes, leurs arrangements, qui ne sont pas aléatoires. Elle fait des hypothèses sur leur cause. Elle postule donc que ce n'est pas sans motifs et sans ordre. Il faut s'interroger sur la cause des phénomènes pour pouvoir agir sur eux ³ ».

La psychanalyse a été inventée par Freud, il est toujours nécessaire et intéressant de revenir à ses travaux, car il nous apporte un matériel riche, tant sur le plan clinique que conceptuel. Il nous fait part pas à pas de ses spéculations, de ses avancées, et s'autorise à remettre en cause ce qu'il tenait jusque-là pour vrai. Je vais essayer aujourd'hui de vous amener au-delà de Freud en précisant ce qu'il en est de l'angoisse chez Lacan.

Objet *a* et angoisse

L'hypothèse causale de la psychanalyse lacanienne est de prendre en compte les effets du langage qui concernent tout être parlant. Justement, dans son séminaire sur l'angoisse ⁴, Lacan nous présente, page 37, ce qu'il appelle le schéma de la division, qui représente ce qui se passe pour tout être lorsqu'il entre dans le langage.

Premier schéma de la division :

A	S
\$	A
a	

<p style="text-align: center;">A</p> <p>le grand Autre, l'Autre originaire, le lieu du signifiant Celui à qui le petit d'homme adresse sa demande</p> <p style="text-align: center;">S barré</p> <p>Dès lors que S commence à parler, il s'adresse à cet Autre en utilisant des signifiants qui viennent de cet Autre mais qui ne sont pas tout lui, cet Autre, donc le S devient barré, « marqué du trait unaire du signifiant dans le champ de l'Autre » (p. 37)</p> <p>C'est ce sujet que nous appelons divisé et qui est le sujet au sens psychanalytique, c'est le sujet parlant.</p> <p>« Ce n'est pas pour autant qu'il mette l'Autre en rondelles. Il y a, au sens de la division, un reste, un résidu » (p. 37) (c'est le sujet du désir)</p> <p style="text-align: center;">a</p> <p>c'est ce reste, ce résidu de la division</p>	<p style="text-align: center;">S</p> <p>le sujet comme encore non existant, pas encore entré dans le monde du langage</p> <p>le sujet comme possible, hypothé- tique (donc mythique car pas encore sujet au sens psychanalytique). C'est le sujet du besoin, le petit être tout entier dépendant de l'Autre pour la satisfaction de ses besoins et sa survie</p> <p style="text-align: center;">A barré</p> <p>« C'est ce qui me constitue comme inconscient, à savoir A barré, l'Autre en tant que je ne l'atteins pas » (p. 37)</p>
--	---

Nous avons déjà abordé la question de la constitution du sujet les années précédentes en précisant que cette division subjective valait pour tous les êtres parlants et nous y insistons car ce n'est pas un fait qui semble aller de soi chez un grand nombre de nos collègues qui continuent de penser la psychose comme déficitaire. Il est vrai que l'approche des psychoses

s'est toujours faite en référence aux névroses avec l'idée qu'il y a quelque chose que les psychotiques n'auraient pas, mais nous allons voir que ce serait plutôt l'inverse. En tout cas, les psychanalystes eux-mêmes ont pu véhiculer cette idée, et Lacan lui-même avait avancé qu'il y avait un défaut du Nom-du-Père dans les psychoses. Mais, dans ses conceptualisations plus tardives qui mettent en lumière que les effets du langage valent pour tous les êtres parlants, nous sortons de cette appréhension déficitaire. Je précise que Lacan n'a jamais considéré qu'il y avait un nivellement entre psychose et névrose, je l'avais déjà développé dès notre premier séminaire ici ⁵. Cependant, il a dû avancer avec les théories de son époque avant de pouvoir s'en extraire pour rester au plus proche de la clinique.

Que veut donc dire que pour tout être parlant il y a du sujet divisé et l'extraction de l'objet *a* ? Cela signifie qu'il y a du sujet désirant. En revanche, il est un fait clinique, c'est que tous les sujets n'ont pas le même rapport à cet objet *a*, l'objet *a* étant la cause du désir, puisque c'est de son extraction que naît le sujet au désir ; cela revient à dire que les sujets n'ont pas tous le même rapport à la cause de leur désir. J'entre dans le vif du sujet, car c'était là où je voulais en venir lors de notre séminaire sur les délires, que nous n'avions pas terminé avec le confinement. C'est à partir de cette différence quant à la cause du désir que nous pouvons repérer la structuration psychique de chaque sujet. Pour s'y repérer un peu plus, il va s'agir de distinguer ce qu'il en est des deux grandes structures que sont les névroses et les psychoses, avant de pouvoir préciser, avancer sur la question de l'angoisse.

Nous pourrions dire qu'il y a les sujets qui mettent l'objet *a* en lien dans leur rapport à l'Autre car ils n'ont pas cet objet à leur disposition (car l'objet est perdu), ils le cherchent dans l'Autre pour répondre à la question de ce qu'ils sont – puisqu'ils sont divisés –, et que l'on pourrait formuler : « Quelle est la cause de mon désir ? », cette question ne pouvant s'adresser qu'à l'Autre pour les sujets névrosés. Et puis il y a ceux qui ne le mettent pas en jeu dans leur rapport à l'Autre car ils l'ont à leur disposition. Ils ne mettent pas en jeu la question de la cause de leur désir car il n'y a pas de question quant à cette cause, ce sont les sujets que nous disons psychotiques. Il ne s'agit pas de questions qui se formulent verbalement mais de ce que le sujet met en jeu ou non dans son rapport à l'Autre.

Je vais reprendre la fameuse phrase de Lacan : « Il n'y a pas de demande de *a*, son petit *a*, il le tient, c'est ce qu'il appelle ses voix, par exemple. [...] Il ne tient pas au lieu de l'Autre par l'objet *a*, le *a* il l'a à sa disposition. [...] il a sa cause dans sa poche ⁶. »

Nous pourrions dire que l'objet *a* existe mais que le sujet psychotique le garde à disposition, c'est pour cette raison qu'il n'entre pas dans la même modalité de lien social aux autres, dans la ronde des discours. Colette Soler, en reprenant la citation de Lacan dans son cours de l'année 2016-2017 sur le narcissisme, nous dit : « Dans la poche ça dit l'investissement d'un objet rattaché à soi, un complément en quelque sorte car, s'il est dans la poche, il n'y a plus à le chercher. Le psychotique serait un Adam qui a une côte cassée, et ça fait mal une côte cassée, mais qui ne l'a pas perdue pour fabriquer sa compagne. Il aura donc moins besoin de compagnie, c'est de là qu'est sortie l'idée qu'il n'y a pas de désir dans la psychose. C'est une différence au niveau de la cause du désir, laquelle est au principe des dynamismes de la libido. De quels phénomènes propres aux sujets psychotiques cet investissement narcissique de soi peut-il rendre compte ? De tout ce que l'on constate parfois d'indifférence auto-suffisante au monde, jusqu'à l'aboulie, l'apathie, l'inertie, parfois. D'absence de combativité, d'ambition, de désir sexuel [...] il y a d'autres cas de figures qui, loin de cette auto-suffisance que l'on pourrait qualifier de narcissisme de perdition sociale, développent juste le contraire [...] ⁷. »

Pour les sujets névrosés, comme je le disais, la recherche de cet objet *a*, cause du désir qui existe pour tous, passe par le prisme du grand Autre. Il y a dans leur perception d'eux-mêmes une impossibilité fondamentale à pouvoir voir leur propre objet *a* et ils en passent par l'Autre pour lui adresser leur question. Alors, les sujets névrosés construisent, disons, une fiction, le fantasme, qui leur permet non pas d'atteindre l'objet *a* mais de compenser cette perte, en la voilant. Lacan nous propose une écriture du fantasme, qu'il appelle mathème qui s'écrit \$ ◇ a. « Le fantasme du névrosé est tout entier situé du côté de l'Autre ⁸ », comme nous pouvons le voir sur le schéma de la division.

Notons maintenant un peu autrement ce schéma de la division, tel que Lacan le fait à la page 203 du séminaire *L'Angoisse* :

A	S	Jouissance
a	À	Angoisse
\$		Désir

Ici, Lacan situe l'angoisse au niveau de l'objet *a* justement, entre le sujet du désir (\$) et le grand Autre (A). « L'angoisse est la seule traduction subjective de l'objet *a* ⁹. »

Ce second schéma de la division nous permet de voir que c'est dans la constitution même du sujet que naît l'angoisse, elle est donc inhérente

à l'entrée dans le langage, elle en est un des effets. Cependant, nous ne nous constituons pas tous de façon similaire et la référence à ces schémas permet de situer ces différences. Chez les sujets qui ont l'objet *a* à disposition, ils ont à faire avec un grand Autre qui ne manque pas, comme chez le président Schreber.

Prenons maintenant la définition très clinique proposée par Colette Soler dans son livre *Les Affects lacaniens* : « L'angoisse se caractérise de trois traits : une menace obscure, éprouvée, dont le sujet ne saurait dire la nature mais dont il ne peut douter qu'elle le concerne ¹⁰. »

L'angoisse, comme nous le notions tout à l'heure dans les définitions du Littré, ça se passe dans le corps, c'est un effet du langage sur le sujet et son corps, et ça fait certitude, ça le concerne lui, sans qu'il sache quoi. La citation du *Horla* de Maupassant me semble l'illustrer, sous une forme singulière.

Le fantasme dans la névrose est « justement ce qui lui sert le mieux à se défendre contre l'angoisse, à la recouvrir ¹¹ », mais quand la situation se décompense ¹², ça vacille (on pourra se référer ici au cas Dora de Freud).

L'angoisse dans la névrose se situe là, sur le mathème du fantasme, au niveau du poinçon entre le sujet divisé et l'objet *a*.

Au cours d'une analyse, il s'agit d'apercevoir quelque chose de son fantasme, de ce qui fait écran. C'est d'ailleurs ce qui peut motiver un début d'analyse, quand ça vacille du côté du fantasme. Et quand ça débute une analyse, l'analyste étant en position d'objet *a* pour l'analysant, je me demande si on ne pourrait pas dire que ça fonctionne, que ça pousse jusqu'à son terme, grâce à un transfert « sous angoisse ». Et si le fantasme recouvre l'angoisse, que se passe-t-il à la fin d'une analyse lorsqu'il y a un aperçu au-delà de l'écran, dans ce que nous appelons la traversée du fantasme ? N'y aurait-il pas un aperçu sur quelque chose de l'angoisse ?

Mots-clés : angoisse, objet a.

-
- * ↑ Séance d'ouverture du séminaire Maison Blanche le 2 décembre 2021, extrait.
1. ↑ G. de Maupassant, *Le Horla*, version pdf en ligne sur <http://maupassant.free.fr>, p. 5.
 2. ↑ Séminaire qui a commencé, il y a trois ans, sous l'impulsion du docteur Catherine Boiteux, cheffe de pôle à Maison blanche, avec Ali Tissnaoui, Adrien Klajnman, Céline Guégan-Casagrande et moi-même.
« Motifs du crime paranoïaque : une approche lacanienne », 2018-2019.
« Fonctions et champs des délires : une approche lacanienne », 2019-2020.
 3. ↑ C. Soler, intervention au stage du CCPP sur les phénomènes cliniques propres à la psychose, jeudi 25 novembre 2021.
 4. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004.
 5. ↑ Séminaire « Motifs du crime paranoïaque : une approche lacanienne », 2018-2019. Je l'ai ensuite repris dans mon intervention « Inégalités des structures ? » publiée dans le *Mensuel* n° 139, février 2020, p. 47-50.
 6. ↑ J. Lacan, « Petit discours aux psychiatres », inédit, 10 novembre 1967.
 7. ↑ C. Soler, *Un autre Narcisse*, Collège clinique de Paris, Cours 2016-2017, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2017, p. 181.
 8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 62.
 9. ↑ *Ibid.*, p. 119.
 10. ↑ C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011, p. 15-16.
 11. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 63.
 12. ↑ Lacan parle de « décompensation de la névrose » dans *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 191. Je le souligne car cette notion utilisée jusqu'alors uniquement en référence aux psychoses apparaît très tôt dans son enseignement. Or, en suivant son enseignement jusqu'à son terme, nous pourrions dire qu'il y a une compensation pour tous, pour tous les êtres parlants, compensation de cette perte originelle.

Jean-Michel Valtat *

« Il n'y a pas de structure perverse », dites-vous ** ?

Pour commencer, je dirai que le livre de Jean-Jacques Gorog et son titre *Vous avez dit pervers* ¹ tombent à point nommé pour inaugurer l'année consacrée à ce qu'est une clinique psychanalytique.

Il n'y a pas de terme, de diagnostic, qui rende plus manifeste ce que n'est pas une clinique psychanalytique et ce qu'elle devrait être. Quant à ce qu'elle devrait être, en 1969, dans *D'un Autre à l'autre* ², séminaire très important justement sur la question de la perversion, et dans un passage où Lacan examine les impasses théoriques sur la question de la perversion et de la névrose, voici ce qu'il dit : « [...] que leurs impasses ne relèvent peut-être d'une relative *duperie* subie par la théorie, du terrain même où, soit chez le *névrosé* soit chez le *pervers*, il y a à coller [...] cette terre ferme que rien ne se passe dans l'analyse qui ne doive être référé au statut du langage et à la fonction de la parole ³. » Et à l'existence du dire, pourrions-nous ajouter. La clinique de la perversion n'échappe pas à cette exigence.

Pour être restrictive, cette condition est une terre ferme. D'autres discours n'ayant pas cette condition restrictive, le diagnostic y est beaucoup plus en « liberté ». Pour le dire en bref, dans ces différents discours c'est un diagnostic de l'observation, souvent du comportement, sur lequel on reporte (au mieux) la toise de concepts psychanalytiques, plus ou moins rafraîchis. La perversion va donc voyager de la clinique de la vie amoureuse (et son pervers narcissique), passer par la pédophilie, pour rejoindre, dans la bouche du psychiatre expert près les tribunaux, la clinique des passages à l'acte. C'est un diagnostic flottant, faute de la terre ferme exigible (selon Lacan) pour fonder une clinique psychanalytique.

Je pense donc que sur ce premier volet, qu'évoque le titre « Vous avez dit... », je ne crois pas qu'il y ait beaucoup matière à discussion, en tout cas si l'on veut examiner sérieusement la notion de structure perverse, dans notre champ. Il y a une véritable coupure entre ce dernier et les autres

discours. Rien n'empêche de faire des commentaires, des rectifications sur ces diagnostics issus d'autres discours, mais ce ne sera pas une clinique psychanalytique à proprement parler.

Le deuxième volet, le plus important à mes yeux, car concernant précisément la clinique psychanalytique, est la thèse de Jean-Jacques Gorog qui est annoncée dès l'introduction de l'ouvrage : « Il n'y a pas à proprement parler de structure perverse ⁴. » Là, c'est une tout autre question !

Cette thèse m'a bien sûr, dans un premier temps, surpris, ayant toujours pensé que la thèse de Lacan (comme celle de Freud) portait moins sur l'existence de ce type clinique, que sur le fait de lui donner sa place dans la structure, structure du langage et de la parole, et qu'il construit progressivement. Cette construction se fait par tâtonnements, remaniements, mais à chaque étape (le schéma L, le graphe, le fantasme et la coupure, la place de l'objet dans le rapport à l'angoisse, le tracé de la pulsion, la logique du fantasme, et enfin en 1969 la structure topologiquement trouée de l'Autre), à chaque étape disais-je, il resitue précisément le couple névrose/perversion, presque indissociable, pour montrer deux modes radicalement différents de réponse aux contraintes de la structure (et ce jusqu'en 1973, date du séminaire *Encore*). Je ne vais pas reprendre ces quelque quinze ans d'enseignement de Lacan (entre 1955 et 1969) sinon pour souligner que la structure de la perversion est presque coextensive des élaborations théoriques qu'il fait selon deux axes : d'une part quant à la structure de l'Autre comme tel (Autre du langage, qu'il dira manquant, barré et même troué), et d'autre part l'élaboration de l'objet *a*.

Je n'évoquerai donc que la dernière formulation de ces quinze années, dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*, où Lacan parle de la « structure fondamentale de la perversion ⁵ ». Le pervers est un sujet qui se « consacre » par « le jeu de l'objet » (objet *a*) à boucher le trou structurel, qui constitue l'Autre comme tel, restituant ainsi cet objet à l'Autre, d'où il provient. Ce que Lacan nomme de façon amusée « rendre à César ce qui lui appartient ⁶ ». Cette formulation a l'avantage de donner le fondement de toutes les affirmations antérieures, et confirme assurément la notion de structure perverse, qu'il maçonne depuis longtemps. Résumant tout un développement, concernant les deux objets pulsionnels fondamentaux dans les perversions (le regard et la voix), dans cette leçon du séminaire, Lacan concluait : « Telle est la structure de ces pulsions, pour autant qu'elles révèlent qu'un trou topologique à soi seul, peut fixer toute une conduite subjective ⁷. »

Nous pouvons déjà affirmer que si la structure perverse peut être mise en question, ce n'est, à ce moment de son enseignement, nullement la

position de Lacan. Il faut donc nous tourner vers les formulations plus tardives, disons les avancées des années 1970.

Il est bien sûr impossible de reprendre ici ces avancées (trop complexes dans leur élaboration) sinon pour dire que Lacan déplace la focale : ce ne sont plus tant les rapports du sujet à l'Autre comme tel, et sa structure barrée, trouée. La focale est mise sur un autre point de carence de la structure, que la formule « y'a pas de rapport sexuel » désigne et qui concerne la relation des corps et leurs jouissances effectives. À ce niveau-là, il n'y a pas de pulsion génitale pour désigner l'objet qui répond au manque à jouir sexuel du parlant. Si nous déplaçons la question de départ, au gré de ces diverses avancées, elle deviendrait : ces nouvelles avancées, centrées sur « la substance jouissante » et qui remettent en cause certaines affirmations antérieures, remettent-elles aussi en cause les structures cliniques établies préalablement, et pour nous ici, la structure de la perversion ?

Pour le dire brièvement, ces diverses élaborations ont conduit Lacan, en 1973, à formuler que pour tous les êtres parlants qui se logent du côté où la castration prévaut absolument (tout phallique), ce choix, une fois fait, impose pour des raisons de structure que le partenaire (en matière de jouissance effective) se réduise à l'objet *a*, ce que Lacan nomme jouissance perversément orientée. Ce mode de jouissance vaut pour tous ceux qui font ce choix, et parmi ceux-là il y en a de fort divers (l'hétérosexuel, la *philia* grecque, l'hystérie...), autant dire une catégorie peu homogène, puisque arraisonnant tant des choix d'objet sexuel qu'une structure clinique.

Donc, la question où le livre de Jean-Jacques Gorog nous emmène serait celle-ci : la sorte de radicalisation, quant à la place de l'objet *a* en matière de jouissance effective, dite perversément orientée, pour tous ceux qui se logent de ce côté-là des formules de la sexuation, fait-elle disparaître la pertinence de la structure clinique de la perversion, pourtant laborieusement instruite pendant quinze ans ?

Il me semble que l'on peut donner deux axes de réponse à la question.

Un premier, disons déductif, peut s'établir à partir des suites que Lacan va donner à ces considérations nouvelles sur la jouissance. Les élaborations sur la, et même les jouissances, et par ailleurs la fonction essentielle du dire dans l'approche du sujet, vont amener Lacan à proposer cette nouvelle écriture qu'est le nœud borroméen. La localisation centrale de l'objet *a* au cœur du nœud est une nouvelle façon d'écrire la jouissance comme perversément orientée, quand le nouage se fait en régime borroméen. Mais cela ne caractérise en rien une structure clinique. Cela caractérise le régime borroméen d'arrangement des jouissances, et ce régime peut concerner, ou

plutôt arraisonner plusieurs types cliniques. Il me semble que c'est plutôt l'invitation à repenser les types cliniques en termes de types de nouage. En tout cas, cette nouvelle écriture ne me semble pas, par elle-même, destinée à révoquer une structure clinique particulière. Faute de quoi il faudrait affirmer que le dire nouant ferait disparaître la pertinence de la structure perverse, qui n'aurait dû sa pertinence qu'au mode topologique d'écriture de la structure, qui en faisait « une structure fondamentale ».

Le second axe serait de suivre les indications de Lacan sur la question de la perversion dans les années 1970, et celles-ci sont peu nombreuses. Elles existent tout de même, dans le séminaire *Encore*, donc juste avant « l'avancée borroméenne ». D'abord un passage dans lequel Lacan examine la diversité de ceux qui peuvent être accueillis dans la catégorie du tout-phallique des formules de la sexualité. Reparlant une fois de plus du père chérubinique d'Angelus Silesius, il dit : « Confondre son œil contemplatif avec l'œil dont Dieu le regarde, ça doit bien, à force, faire partie de la jouissance perverse ⁸. » Cette phrase, qui décalque les formulations de 1969 sur la structure perverse, me semble indiquer qu'il s'agit bien de la jouissance perverse et non pas seulement de la jouissance perversément orientée. Cette dernière ne peut pas, à elle seule, déterminer la position subjective. Or cette phrase fait référence à une position du sujet, et à l'Autre concerné (ici, Dieu comme Autre barré), ce que Lacan a toujours fait valoir comme constitutif de la structure perverse, et qu'il maintient.

D'autre part, il y a un passage beaucoup plus éloquent où une fois de plus Lacan parle des « pervers », et où, en une page, il reprend l'ensemble de ses thèses antérieures sur la perversion et les confirme ⁹. S'y confirme notamment l'existence de ce type clinique, qui doit être mis, une fois de plus, en regard de la névrose. Ce qui est mis sur la sellette alors, c'est l'opposition entre la fonction du rêve pour atteindre au partenaire, dans la névrose, et, dans la perversion, la « subversion de la conduite appuyée sur un savoir-faire, lequel est lié à un savoir, au savoir de la nature des choses, il y a un embrayage direct de la conduite sexuelle sur ce qui est sa vérité, à savoir son amoralité ¹⁰. »

Cette nouvelle formulation, pour être ramassée, nécessitant des commentaires précis, n'en est pas moins très affirmative sur ce qu'est la perversion, une fois de plus au regard de la névrose. Elle ne permet pas, en tout cas, de penser que Lacan conteste l'existence de la structure clinique de la perversion, au moment même où il étend la notion de jouissance perversément orientée.

Pourtant, c'est la thèse de Jean-Jacques Gorog. Dès lors, la discussion sur cette question s'avère aussi nécessaire qu'intéressante.

* ↑ Pôle 9 Ouest.

** ↑ Intervention pour introduire et problématiser le livre de Jean-Jacques Gorog, que nous avons eu le plaisir de recevoir le 18 octobre 2021 en visioconférence pour la soirée d'ouverture de l'année du Collège de clinique de Loire. Discuter de son ouvrage et de sa thèse a permis de vérifier la vivacité de la question clinique de la perversion dans notre champ, quand elle est éveillée de cette manière.

1. ↑ J.-J. Gorog, *Vous avez dit pervers ? Pour en finir avec les malentendus*, Paris, Hermann, 2021.
2. ↑ J. Lacan, *Séminaire XVI, D'un Autre à l'autre*, <http://staferla.free.fr/>
3. ↑ *Ibid.*, leçon du 26 mars 1969, p. 127.
4. ↑ J.-J. Gorog, *Vous avez dit pervers ? Pour en finir avec les malentendus*, *op. cit.*, p. 23.
5. ↑ J. Lacan, *Séminaire XVI, D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, leçon du 7 mai 1969, p. 153.
6. ↑ *Ibid.*
7. ↑ *Ibid.*, leçon du 26 mars 1969, p. 131.
8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 70.
9. ↑ *Ibid.*, p. 80.
10. ↑ *Ibid.*

Frédéric Pellion *

Usages cliniques du néologisme **

Argument. L'analyse linguistique des ressorts du mot d'esprit est un moyen privilégié, pour Lacan, de faire valoir la dépendance de la structure psychopathologique de la névrose au registre nommé par lui « symbolique ». De même, l'investigation des différents genres de formations néologiques lui permet, sans verser dans un a priori causaliste que la clinique analytique de la psychose aurait plutôt tendance à démentir, d'aborder les effets de cette autre structure sur ce même registre. Non sans suggérer une articulation de son « traitement possible » avec le potentiel de création de ces formations.

*

« Nous ne disons pas que la psychose a la même étiologie que la névrose, nous ne disons pas même qu'elle est, comme la névrose, un pur et simple fait de langage, loin de là. Nous remarquons simplement qu'elle est très féconde quant à ce qu'elle peut exprimer dans le discours. »

Jacques Lacan (S3, 73 ¹)

1. Cette phrase, que j'extrahs de la séance du 14 décembre 1955 du séminaire *Les Psychoses*, est un excellent exemple de la rigueur épistémique de Lacan. Il n'est en effet pas indifférent qu'il nous mette en garde en préambule contre le risque de confusion entre *mécanisme*, *condition* et *étiologie* alors qu'il est sur le point d'introduire son hypothèse de la forclusion du Nom-du-Père.

Lacan n'est pas seulement, en cela, et comme ailleurs, fidèle à Freud – relire les lettres qu'échangent celui-ci et Abraham, entre 1911 et 1924, au sujet du mécanisme de la mélancolie ². Mais il nous avertit surtout que, aussi séduisante que son hypothèse puisse se révéler, il ne faudrait pas qu'elle en vienne, comme un nouveau mythe – c'est-à-dire selon sa propre conception du mythe comme « tentative de donner forme épique à ce qui s'opère de la structure » (AE, 530) –, à recouvrir tout le champ du réel.

Il s'agit donc plus largement d'une position à l'endroit de la rationalité, de « l'esprit des Lumières ³ », dont nous pouvons sans doute toujours nous inspirer aujourd'hui, au lieu de déplorer les progrès de la science au seul prétexte qu'ils nous pressent toujours davantage de « déclarer nos raisons ⁴ » spécifiques.

*

2. Cette phrase introduit assez bien à ce qui sera mon propos : faire quelques rappels, et apporter quelques précisions et quelques nuances, au sujet de la valeur *diagnostique* des néologismes, mais aussi des usages qui peuvent éventuellement en être faits dans une perspective *thérapeutique*. La conjonction des deux aspects dessinant ce que j'appellerai, quitte à réactiver un mot que beaucoup aujourd'hui estiment pouvoir contourner, une perspective *psychopathologique*.

Une large part des considérations de Lacan sur la, ou les psychose(s) s'inscrivent d'ailleurs dans une telle perspective, disons phénoménale, ou plus simplement descriptive. Cette perspective est certes solidaire de la perspective analytique *stricto sensu*, qui y ajoute les quatre concepts d'inconscient, de transfert, de répétition et de pulsion, mais elle en est distincte : Freud avait pris essentiellement appui sur les *Mémoires* ⁵ de Daniel Paul Schreber pour élaborer sa conception de la psychose (OCP, X, 223-304), et Lacan le fera à partir de son expérience de psychiatre, des mêmes *Mémoires*, du texte de Freud, et aussi d'échantillons de sa présentation de malades ; toutes sources étrangères à la cure analytique proprement dite, donc.

*

3. En quelque sorte à l'intersection de ces deux perspectives, psychopathologique et analytique, la notion de la « clinique » que nous cherchons à promouvoir dans nos collèges repose sur une double option, que je qualifierai de préliminaire : celle d'accueillir les sujets/patients *tels qu'ils sont*, et à partir de *ce qu'ils disent*.

C'est en effet à cette double condition qu'un clinicien sera parfois, pour quelqu'un, non pas nécessairement, encore, un analyste, mais déjà « un partenaire qui aura chance de répondre », selon la formule qu'emploie Lacan, en 1973 (AE, 558). Ne nous leurrions pas à la modestie de l'expression, car tenter de répondre *de façon juste* à la plainte est une tout autre ambition, bien plus exigeante – quoique paradoxalement plus économique, pour l'individu comme pour la société –, que de chercher à la faire cesser.

Or, les deux faces de cette option sont organiquement liées. En effet, ce que nous appelons leur structure, c'est-à-dire, *grosso modo*, leur répartition entre névrose, psychose et éventuellement perversion – répartition qui bien sûr n'épuise pas leur être –, n'est pas sans incidence sur ce que disent ces sujets.

*

4. Je précise. Prendre véritablement au sérieux la recommandation de Lacan, encore répétée en 1977 : « La psychose, c'est devant quoi un analyste ne doit reculer en aucun cas ⁶ », ce n'est pas estimer que l'analyste doive, ni d'ailleurs puisse, s'affranchir des contraintes de la structure – le danger qu'il y a à « enjamber le complexe » (ocp, XIII, 273) de la structure, pour paraphraser Freud, est, au demeurant, depuis longtemps documenté ⁷. C'est plutôt l'inciter à prendre une idée un peu précise de la manière dont cette structure influe sur ce qui est *dit*, et sur la manière de le *dire*.

Car, à moins que nous nous satisfassions de placer tous nos espoirs dans le remède étiologique qui serait salvateur, mais qui, outre qu'il reste toujours à venir, s'adresserait au corps, le langage reste aujourd'hui comme hier un des seuls opérateurs dont nous disposons aujourd'hui vis-à-vis de la psychose. Dès lors, les effets langagiers de cette dernière doivent être inclus dans la manière dont nous, à notre tour, nous adressons à ces sujets pour tenter de leur répondre effectivement.

*

5. Lacan affirme, dans son séminaire *Les Psychoses*, que « nous devons exiger, pour porter ce diagnostic [de psychose], [...] certaines perturbations [...] dans l'ordre du langage » (S3, 18 janvier 1965). Cela signifie que, quelle que soit *par ailleurs*, on l'a vu, sa cause dernière, la psychose n'est pas sans produire, et *constamment*, des effets sur le langage. Alors, quels sont ces effets ?

Il y a bien sûr l'hallucination verbale proprement dite, à laquelle Lacan, en particulier dans ce séminaire, comme dans « D'une question préliminaire... » qu'il rédigera à sa suite, donnera une extension conceptuelle véritablement paradigmatique.

Mais, comme son « maître » (E, 65), Gaëtan Gratien de Clérambault, il invite à ne pas négliger des phénomènes plus discrets. Entre autres :

– les dits « néologismes », d'une part, qu'il ne qualifie, dans ses « Propos sur la causalité psychique », et en anticipant sur ses généralisations

ultérieures sur le « chancre » langagier (S21, 11 juin 1974), de rien de moins que de « cancer verbal » (E, 167) ;

– et, de l'autre, « le figement de l'idée dans le sémantème » (E, 167), manière imagée de déplacer la certitude psychotique du champ psychologique, où la référence à une « subjectivité » élastique nourrit toutes les imprécisions, vers celui, bien plus factuel, des altérations objectivables du langage.

Nous avons donc deux phénomènes distincts :

– le premier touche au bien commun qu'est la forme matérielle des mots, soit à ce que de Saussure nomme « signifiant » ; je le nommerai dorénavant « néologisme lexical » ;

– le second concerne la signification, en tant que celle-ci est toujours individuelle, particulière à un sujet, et pour qualifier laquelle j'utiliserai dorénavant l'expression « néologisme sémantique ».

*

6. Dans le séminaire *Les Psychoses*, toujours, Lacan définit ainsi le néologisme : « Certains mots prennent un accent, une densité spéciale, [...] qui se manifeste quelquefois dans la forme même du mot ⁸. » (S3, 30 novembre 1955)

« Quelquefois », donc pas toujours. Il y a ainsi, dans cette définition, une place possible, si ce n'est explicitement réservée, à ce que j'ai nommé à l'instant « néologisme sémantique » – dont j'ai indiqué également les raisons qu'avait Lacan de les inclure dans l'ensemble des troubles du langage de la psychose.

Certains linguistes définissent le néologisme sémantique comme une « nouveauté conjointe du signifié et du référent ⁹ ». Un exemple cité, entre autres, est le terme /créneau/, qui à un moment donné de l'histoire de la langue française acquiert le sens nouveau de désigner la place qui se définit d'apparaître vacante au sein d'un marché, d'une *panel* d'opinions, voire d'un simple emploi du temps.

Dans *1Q84*, le roman de Murakami, la perception persistante d'une seconde lune emporte peu à peu la conviction de l'héroïne, seule à la percevoir, de se trouver dans une réalité parallèle, même si tous les détails de celle-ci sont identiques par ailleurs à ceux de la première, la commune.

*

7. Cela dit, plusieurs des exemples pris par Lacan sont des formes frontières entre néologisme lexical et sémantique. Par exemple, /galopiner/, qui est la résurgence d'un usage ancien (S3, 30 novembre 1955) ; ou encore les expressions qui servent au président Schreber à cerner les nouvelles règles du monde d'après son crépuscule (« adjonction de nerfs » [*Nervenanhang*], « meurtre d'âme » [*Seelenmörder*], etc.).

Dans l'un et l'autre cas, on remarque par ailleurs que la création néologique se soumet à certaines des règles morphosyntaxiques en vigueur dans la langue considérée : ainsi, abstraction faite de ce qui a été dit plus haut, /galopiner/ est formé sur le modèle courant qui donne /notarier/ à partir de /notaire/, ou encore /papillonner/ à partir de /papillon/, tandis que l'allemand est très coutumier de la création de mots nouveaux par emboutissage de plusieurs racines verbales.

Tout cela, en apparence, intègre la néologie au fonctionnement normal de la langue. Lacan lui-même fait assez largement usage de néologismes : sur le modèle de /galopiner/, quand il ressuscite, en détournant leur sens premier, des syntagmes anciens tels que /forclusion/ ou /sinthome/ ; sur le modèle de /*Nervenanhang*/, quand par exemple il contracte /mot/ et /matérialité/ en /motérialité/.

Pour les linguistes, la néologie est affaire de créativité. Créativité collective, comme en témoignent toutes les expressions nouvelles qui surgissent soudain et se généralisent avant qu'on ne sache très bien d'où elles sont venues. Ou bien créativité individuelle – celle de Lacan en est un excellent exemple –, « œuvre occasionnelle d'un sujet isolé¹⁰ » assumée par son créateur. Dans les deux cas, cette créativité est authentifiée ou non par la « lexicalisation », c'est-à-dire par la reprise de l'invention langagière dans le langage commun.

*

8. Dans le cas particulier du néologisme psychotique, ce modèle trouve néanmoins sa limite. En effet, comme le dit Lacan, la signification du néologisme « ne s'épuise pas dans le renvoi à *une* signification », mais dans celui à « *la* signification comme telle » (S3, 43, je souligne).

« *Une* signification » versus « *la* signification », donc : là où par exemple /motérialité/ renvoie sciemment, pour Lacan, à sa thèse précise quant au rôle déterminant de la matérialité – sonore ou autre – du langage dans ses effets, *la* signification du néologisme psychotique est opaque pour le sujet qui l'énonce.

Cette opacité, cette énigme, est le « comble du sens » (S21, 13 novembre 1973) en tant qu'il n'est bordé par aucun signifié précis : c'est alors l'individu entier, et pas seulement le sujet non seulement supposé, mais aussi contenu, par l'intervalle libre entre deux signifiants, qui est convoqué, au titre de référent, à y répondre, quitte à choir corps et âme dans cette obscurité.

Je note seulement, ici, que cette chute met clairement en évidence ce qui distingue le signifiant lacanien du signifiant saussurien : de n'être pas seulement un matériel langagier inerte, à disposition, mais l'acteur d'une « signification » aussi contraignante pour le sujet que l'est celle de l'huissier pour le justiciable ¹¹.

*

9. Dans le meilleur des cas, le délire déploiera ultérieurement le « champ de signification » venant « organiser » l'expérience dont le néologisme aura été la marque inaugurale (S3, 137).

Son travail, en somme, aura été de résorber le trop-de-sens de départ. Cet enjeu est ce qui sépare néologisme et mot d'esprit, lequel, du point de vue matériel, obéit fréquemment au même formalisme – on se souvient du /millionnaire/ sur lequel Freud (ocp, VII) comme Lacan se sont tellement attardés (S5, 1-98). Car, au fond, selon Lacan, le premier message du trait d'esprit est de faire apparaître le « peu-de-sens » des règles qui président aux effets de langage.

Le rire que provoque le *Witz* sanctionne le mystère entrevu des relations arbitraires entre le son, le sens et le signe ¹². Mais attention : ils font jouer la signification phallique, qui est aussi signification de castration, car du sans raison de ces règles – c'est-à-dire précisément ce qui fait défaut dans la psychose. Raison pour laquelle le *Witz* réussit ne désigne pas frontalement cette signification ; il se contente d'y faire allusion, obliquement – voir la *dritte Person* de Freud – et sans trop y croire.

*

10. En tant que pierre d'attente de l'édifice délirant à venir, le néologisme occupe *in fine*, dans la psychose, une fonction très voisine de celle de l'hallucination verbale.

Ce constat prolonge les conclusions de Freud concernant l'indifférence de ce qu'il appelle « réalité psychique » à un certain nombre d'oppositions tenues pour aller de soi, comme celle entre « subjectif » et « objectif » : « La psychanalyse nous a exhortés à abandonner l'opposition infructueuse

entre facteurs externes et internes, entre destin et constitution, et nous a enseigné à trouver régulièrement la causation de la maladie névrotique dans une situation psychique déterminée, laquelle peut être instaurée par des voies diverses. » (OCP, 11, 126.)

L'hallucination psychique de Baillarger ¹³ et les phénomènes constitutifs du petit automatisme mental de de Clérambault ¹⁴ l'indiquent aussi : la question différentielle du rapport au langage dans la psychose n'est pas tant celle de son éventuelle objectivation dans le registre du perçu que celle de la relation du sujet à son discours intérieur : « Le sujet normal est essentiellement quelqu'un qui se met dans la position de ne pas prendre au sérieux la plus grande partie de son discours intérieur. » (S3, 140 ¹⁵)

*

11. Je conclus.

Les postures, revendications et postulats du type « Ici, il devrait y avoir du psychanalyste » sont de peu d'incidence pratique, car l'offre analytique concrète se tient dans la réponse juste, que j'évoquais, à la suite de Lacan, en commençant.

Se rendre à même de repérer le néologisme, de respecter son opacité le temps qu'il faut, mais aussi de faire goûter au sujet, le cas échéant, les qualités plastiques qui en feront, peut-être, un tiers acceptable, participe de cette justesse où se tient la « prime » (AE, 310) « sans valeur » (S24, 19 avril 1977 ¹⁶) que la main tendue (voir par exemple S13, 30 mars 1966) de l'analyste est seule à proposer.

Mots-clés : langage, néologisme lexical, néologisme sémantique, psychose, symbolique.

*↑ Pôle 14, Paris Île-de-France Champagne Nord.

**↑ Prononcé lors du stage organisé par le Collège de clinique psychanalytique de Paris « Phénomènes cliniques propres à la psychose », Paris, 25 novembre 2021.

1. ↑ Sigmund Freud est cité à partir de la nouvelle traduction des PUF (S. Freud, *Œuvres complètes – Psychanalyse*, Paris, PUF, depuis 1988), le passage cité étant repéré par OCP suivi du numéro de tome et de page. Les références aux *Écrits* (J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966) sont notées par E suivi du numéro de page, celles aux *Autres écrits* (J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001) par AE suivi du numéro de page, celles au *Séminaire* par S suivi du numéro d'ordre du séminaire (S19 pour *Le Savoir du psychanalyste*) et, quand la transcription autorisée est disponible et utilisable, du numéro de page, ou de la date de la leçon quand elle ne l'est pas.
2. ↑ Cf. F. Pellion, *Mélancolie et vérité*, Paris, PUF, 2000, particulièrement le chapitre 9, p. 137-173.
3. ↑ S. Askofaré, « Fidélité de Lacan », dans *Lacan au présent*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2021, p. 25-35.
4. ↑ J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar ?*, n° 9, 1977, p. 7-14.
5. ↑ D. P. Schreber, *Mémoires d'un névropathe*, tr. fr. Paris, Le Seuil, 1975.
6. ↑ J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », art. cit.
7. ↑ D. Cremniter et J.-C. Maleval, « Contribution au diagnostic de psychose », *Ornicar ?*, n° 48, 1989, p. 69-89.
8. ↑ La transcription « officielle » du Seuil porte à cet endroit (S3, 42) « signifiant », anticipant sur les considérations ultérieures qui permettront justement à Lacan de détacher « son » signifiant de celui de de Saussure. Il est parfois très utile de ne pas s'en contenter...
9. ↑ J. Bastuji, « Aspects de la néologie sémantique », *Langages*, n° 36, 1974, p. 6-19, cité dans M.-F. Mortureux, « La néologie lexicale : de l'impasse à l'ouverture », *Langages*, n° 183, 2011, p. 11-24.
10. ↑ F. de Saussure, (1916), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1969, cité dans F. Mortureux, « La néologie lexicale : de l'impasse à l'ouverture », art. cit.
11. ↑ F. Pellion, « Bon à savoir ? Lacan et l'ignorance », dans *Lacan au présent*, op. cit., p. 123-135.
12. ↑ R. Jakobson, *Six leçons sur le son et le sens*, Paris, Éditions de Minuit, 1976.
13. ↑ J. Baillarger, *Recherches sur les maladies mentales*, Paris, Masson, 1890.
14. ↑ G. G. de Clérambault, (1942), *L'Automatisme mental*, rééd. Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 1992.
15. ↑ Cf. aussi D. Marin, *Beckett avec Lacan*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2021.
16. ↑ F. Pellion, « Zielvorstellung », *Lapsus*, n° 1, 2022, p. 65-73.

Michel Bousseyroux

Comment enseigner sans délirer ? Entre raison du mathème et *réson* du poème, la psychanalyse *

Entre raison du mathème et *réson* du poème, où je place la psychanalyse, il y a ce qui sépare la logique d'une petite bafouille : un abîme. Entrons-y. J'y entre par la raison, r-a-i, *la raison d'un échec* auquel Lacan répond : « Il n'y a, dans une psychanalyse, de succès à attendre que de la *réson*, r-é (accent aigu), dont la cloche fêlée de l'inconscient sonne *l'insu-que-sait*. »

Le constat d'échec de Lacan en 1978

En 1978, du 6 au 9 juillet, l'École freudienne de Paris, à son apogée, organise à la Maison de la Chimie son neuvième congrès, sur le thème de la transmission. Soixante-douze psychanalystes de l'École interviennent durant quatre journées. Jacques-Alain Miller fait une introduction brillante de normalien où il se réfère à la thèse de Church sur la calculabilité, au logicien Georges Kreisel sur les algorithmes, au théorème de Markov. La doctrine du mathème fait florès. Ce congrès fait suite aux Journées sur les mathèmes de la psychanalyse, à la fin de 1976. On y entend, entre autres, un exposé remarquable du philosophe des mathématiques, Jean Petitot, sur le forçage d'écriture des mathèmes de la sexuation, qu'il éclaire en utilisant l'opérateur ε de Hilbert et la catastrophe pli de René Thom.

Or voici que Lacan, devant une salle archicomble, conclut ainsi le congrès de 1978 : « Qu'est-ce qui fait qu'après avoir été analysant, on devienne psychanalyste ? Je me suis, je dois dire, là-dessus enquis, et c'est pour ça que j'ai fait ma Proposition, celle qui instaure ce qu'on appelle la passe, en quoi j'ai fait confiance à quelque chose qui s'appellerait transmission s'il y avait une transmission de la psychanalyse. Tel que maintenant j'en arrive à le penser, la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé – puisqu'il faut bien qu'il y

soit forcé – de réinventer la psychanalyse. Si j’ai dit à Lille que la passe m’avait déçu, c’est bien pour ça, pour le fait qu’il faille que chaque psychanalyste réinvente, d’après ce qu’il a réussi à retirer du fait d’avoir été un temps psychanalysant, que chaque analyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer ¹. » Il faudrait pour cela, poursuit Lacan, que le psychanalyste en retire un peu plus que le bavardage ordinaire, car s’il ne fait que bavarder, on peut être assuré qu’il rate son coup, le coup qui est de lever le résultat, c’est-à-dire ce par quoi le signifiant opère, le sinthome.

Une contre-proposition pour la réinvention permanente de la psychanalyse

Situons un instant l’École de Lacan dans son contexte historique, et hystérique. Nous sommes en juillet 1978. Pour moi, c’était hier. Les assises de l’École sur l’expérience de la passe ont eu lieu à Deauville six mois auparavant, les 7 et 8 janvier. Elles proposaient de faire le bilan de l’expérience, dix ans après la Proposition d’octobre 1967 ². Après seize exposés où l’on entend Moustapha Safouan, Ginette Raimbault, Claude Conté, Serge Leclair, René Tostain, Bernard This, Jean Clavreul, tous AE, Alain Didier-Weill, deux passeurs, Charles-Bastien Arrighi et Françoise Wilder, et trois passants, Philippe Lévy (AME), Irène Diamantis (AME) et Nicole Pépin (AP), tombe la conclusion de Lacan : « La passe est un échec complet. » Ce constat d’échec que fait Lacan porte sur l’expérience de l’école qu’il a fondée, l’École freudienne de Paris, pour laquelle il avait fait sa Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l’École. L’échec complet, pour Lacan, est celui de son école ³, où se manifeste une forte dissidence théorique sur la question féminine de la part de Luce Irigaray et de Michèle Montrelay. Lacan vient d’interdire à l’automne 1977 à Serge Leclair, le fidèle des fidèles, de faire dans l’École un séminaire avec Antoinette Fouque, figure historique du MLF. Cela a fait un tollé aux journées de Lille. Et puis le vice-président de son école, le jésuite Denis Vasse, est en train de préparer avec son amie Françoise Dolto la « succession » de Lacan, considérant qu’il perd la boule. C’est dans ce contexte houleux que Lacan fait cette annonce : la psychanalyse est intransmissible. Cela fait bouger les lignes quant aux promesses du mathème et de la passe. Car il est clair qu’au regard de la Proposition de 1967, qui est un pari sur la transmissibilité de la psychanalyse par l’expérience de la passe, c’est une contre-proposition osée : Lacan ose, ce 9 juillet 1978 ⁴, faire une contre-proposition pour la réinvention permanente de la psychanalyse. Le savoir de la psychanalyse est intransmissible, osez donc la réinventer. Chaque psychanalyste se doit de la réinventer dans chaque analyse, avec chacun de ses analysants, à chaque rencontre.

Il y a un savoir intransmissible. Le logicien Jaakko Hintikka a construit, dans *Knowledge and Belief*⁵, une logique modale du savoir dans laquelle il définit plusieurs mondes. Dans le monde régi par la règle de nécessité, il définit le système T qui en est une variante épistémique dans laquelle *on peut savoir et ne pas savoir qu'on le sait* : le savoir insu y a donc sa place. Mais il ne consiste logiquement qu'à la condition que sa transmission soit impossible, ce savoir insu ne pouvant passer par transitivité dans le monde S4 du savoir su, conçu par Hintikka comme une nécessité personnalisée qui s'autonotifie (si *a* sait quelque chose, alors il sait qu'il le sait). Savoirs su et insu sont donc logiquement compatibles dans le monde épistémique de Hintikka, à la restriction près que l'insu ne puisse devenir par un changement d'état un savoir su.

C'est parce que le savoir insu est *logiquement* intransmissible qu'*on est bien obligé de l'inventer*. Il n'est pas à découvrir, là caché dans le tapis mental du sujet comme le motif d'Henry James. Il est à inventer là où le tapis est troué. Même le tapis de l'arithmétique est troué, Gödel l'a démontré. Le savoir du psychanalyste est donc à inventer là où les fils du tapis lui manquent. Il n'y a pas d'autre moyen, pour le psychanalyste sur le métier à tisser de l'analyse, que de réinventer un fil de chaîne pour tisser un bout de savoir nouveau au bord du réel que dans sa cure il a rencontré.

Le critère de réfutabilité de Popper

Cela dit, demandons-nous ce que Lacan entend quand il parle de transmission de la psychanalyse. Quelles sont les conditions de sa transmission, sachant que ce qui est transmissible ce sont les savoirs de la science et que la psychanalyse n'est pas une science ? « L'inconscient [dit Lacan en juillet 1978], ça explique tout mais [...] ça explique trop. C'est une conjecture qui ne peut pas avoir de réfutation⁶ », la réfutabilité étant le critère épistémologique de démarcation entre science et non-science que formule Karl Popper en 1933-1934⁷. Une science n'est pas une science si on la vérifie, il faut qu'elle soit « réfutable » et « corroborable » par une série de tests. Einstein réfute l'éther de Lorentz et appelle ses pairs à réfuter sa propre théorie de la relativité. La psychanalyse, explique Popper, est irréfutable, ses hypothèses ne pouvant être testées, une science étant toujours relative à des tests, eux-mêmes relatifs.

Réinventer le coup de dés de la soustraction psychanalytique

La thèse de Popper est forte, elle met le savoir de la science à rude épreuve, à l'épreuve du réfutable. Celle de Lacan l'est tout autant. Lacan

met le savoir du psychanalyste à l'épreuve de l'invention, de la capacité de réinvention du psychanalyste, propre à chaque psychanalyste. La psychanalyse ne se transmet pas de psychanalyste à psychanalyste comme de maître à élève et Lacan juge que sa transmission par la passe est un échec. Loin d'en déduire que la psychanalyse est disqualifiée, il pose que le psychanalyste est obligé de réinventer la psychanalyse. Lacan dit « obligé ». C'est une nécessité logique et un devoir éthique. Chaque analyste se doit de retirer du fait qu'il a été un temps psychanalysant un savoir nouveau, un savoir de son cru extrait du réel de son symptôme, un savoir tiré de *l'insu-que-sait de l'une-bévue*. Ce n'est donc pas un savoir emprunté à la théorie mais un savoir ex-trait de ce qui a fait trou dans son expérience de la cure. Chaque analyste « y est forcé⁸ », dit Lacan, s'il veut que la psychanalyse puisse durer. L'avenir de la psychanalyse dépend du désir de réinvention des psychanalystes. Il ne s'agit pas d'inventer la psychanalyse, Freud l'a fait une fois pour toutes, il en a inventé le dispositif et il a inventé l'hypothèse de l'inconscient. Il s'agit de réinventer la nouveauté de la psychanalyse, d'en faire exister la nouveauté pour celui qui entre dans son dispositif et dans son discours. Il est question que chaque analyste réinvente, pour et avec chacun de ses analysants, une expérience nouvelle du réel dont le savoir, de ce qu'il lui faille y mettre du sien, est toujours neuf, toujours aussi neuf que le vrai, au dire de Max Jacob dans *Le Cornet à dés*. Car Lacan invite ici l'analyste à réinventer, à chaque séance d'analyse, son coup de dés. Il s'agit de réinventer à chaque fois, à chaque séance, inlassablement, la soustraction, cette opération dont Mallarmé est l'inventeur et dont Alain Badiou à qui je veux rendre hommage a si bien analysé la méthode. La soustraction, c'est le style de l'analyste, sa façon chirurgicale d'opérer sur la jouissance. Pour le dire autrement, c'est avec son sinthome qu'il réinvente pour l'analysant, pour chaque analysant, la soustraction psychanalytique qui est la condition absolue pour que l'analysant finisse par cesser de payer indéfiniment l'addition ruineuse de son symptôme.

La doctrine d'une transmission intégrale par le mathème

Cependant, il fut un temps où Lacan a pensé la psychanalyse intégralement transmissible. C'est au moment de « L'étourdit », où il expose sa doctrine du mathème et sa doctrine du dire, l'une n'allant pas sans l'autre. L'introduction de ce nouveau signifiant, le mathème, est contemporaine de celle du signifiant *lalangue*. Cela remonte au début des entretiens que Lacan tient, en alternance avec les séances du séminaire intitulé ...*Ou pire*, à la chapelle de Sainte-Anne sur *Le Savoir du psychanalyste*. Le 2 décembre 1971, il s'interroge sur la dimension symptomatique de l'incompréhension

en psychanalyse et en mathématique. C'est là qu'il pose la question de l'émergence des mathèmes et de la mathématicité de la lettre dans l'histoire des mathématiques comme étant détachée de l'exigence véridique. Le mathème, ce n'est pas parce que nous l'abordons par les voies du symbolique qu'il ne s'agit pas du réel. Ce réel étant, dans la psychanalyse, celui du rapport sexuel qui ne peut s'articuler et du noyau opaque de la jouissance sexuelle, Lacan considère que cela mériterait bien que l'on s'emploie à en formuler le mathème, comme il l'a déjà fait avec les quatre discours. *Lalangue* ayant un rapport évident avec quelque chose de réel, comment de là aller à des mathèmes qui nous permettent d'en édifier la science ? C'est véritablement la question, la seule.

Les vrais mathèmes : les formules de la sexuation

De cette question Lacan se saisit dans *Encore*. Dès la première leçon, le 21 novembre 1972, il théorise l'espace où le corps exulte (exultation dont Le Bernin fait monstration baroque du partenaire à la hauteur de percer son cœur que Thérèse exige) : il le théorise par le recouvrement topologique du compact de la jouissance phallique par les ouverts⁹ de la jouissance autre que phallique, selon la topologie générale de Nicolas Bourbaki qui définit les lettres comme désignant des assemblages. Mais Lacan est plus bourbakien que Bourbaki : les lettres *ne désignent pas* des assemblages, elles *les font*, elles *sont* ces assemblages mêmes¹⁰. Plus loin, tout juste avant de présenter, le 15 mai 1973, ses « ronds de ficelle » borroméens, Lacan déclare : « La formalisation mathématique est notre but, notre idéal. Pourquoi ? Parce que seule elle est mathème, c'est-à-dire capable de se transmettre intégralement. La formalisation mathématique, c'est de l'écrit, mais qui ne subsiste que si j'emploie à le présenter la langue dont j'use. C'est là qu'est l'objection – nulle formalisation de la langue n'est transmissible sans l'usage de la langue elle-même. C'est par mon dire que cette formalisation, idéal métalangage, je la fais ex-sister¹¹. » Ici, la doctrine du mathème est affirmée. Par le mathème comme pur assemblage de lettres, Lacan vise une transmission intégrale, avec la réserve qu'il y faut le dire de Lacan qui la fasse ex-sister.

De quels assemblages de lettres s'agit-il ? Le premier assemblage fut celui de l'écriture du fantasme, assemblage du petit *a* et du sujet divisé. Puis il y eut l'assemblage du *a*, du S_1 , du S_2 et du $\$$, qui permutent aux quatre places des quatre discours. Mais *les vrais mathèmes de la psychanalyse sont les quatre formules de la sexuation* qui, avec le calcul local de la lettre *x* qui vérifie la fonction propositionnelle Φ , formalisent en impasse le mathématisable de la vie sexuelle et de ses choix de jouissance. Lacan

explique en effet, dans *Les non-dupes errent* du 1^{er} juin 1972, que l'objet petit *a* peut s'écrire à la place de l'*x* et ainsi déterminer littéralement le choix de jouissance de l'être sexué comme ne s'autorisant que de lui-même : il ne s'autorise ni de l'anatomie ni du *gender* ; il ne s'autorise que du plus *extime* de lui-même qu'est l'(*a*)sexué qui, en venant à la place indéterminée de l'argument *x* à la fonction propositionnelle, la transforme en proposition par laquelle le sujet s'autorise d'un choix de jouissance *toute* ou *pastoute* accordée à l'objet du fantasme.

Le dire mathématique

Il n'y a pas de mathème qui vaille sans le dire. Même pour le mathématicien, qui comme mathématisant est un *être formulant*, un *être de formule*, un être pour qui la formule mathématique est la *raison pure*, comme dirait Kant, mais qui est aussi un être parlant, un être de parole et de dire. Le mathématicien, a pu soutenir Lacan, a la mathématique en personne pour partenaire, la mathématique dont Russell dit en 1901 qu'elle est « une science où l'on ne sait jamais de quoi l'on parle, ni si ce qu'on dit est vrai ». Ça, c'est le dire mathématique qui ex-siste à la mathématique, qui échappe à sa raison pure.

« Le dire qu'est ma topologie » et l'enseignable

La psychanalyse est transmissible par le mathème, mais elle ne l'est pas sans le dire. Lacan en formule la doctrine dans « L'étourdit ¹² » où il définit le pur mathème comme « ce qui est seul à pouvoir s'enseigner ¹³ ». Mais il précise aussi que « les mathèmes dont se formule en impasses le mathématisable, lui-même à définir comme ce qui du réel s'enseigne, sont de nature à se coordonner à cette absence prise au réel ¹⁴ » (celle du rapport sexuel, absent de toute mathématisation ¹⁵). Lacan distingue donc bien *le mathématisable*, qui est ce qui du réel s'enseigne dans la science, du *mathème*, dont se formule en impasses le mathématisable. Le mathème inscrit donc comme impasses ce qui du réel s'enseigne et qui est le mathématisable. Le mathème n'est pas mathématisable, il est au point d'impasse du réel mathématisable ; disons que le mathème est au point de passe du réel de la psychanalyse, là où aucune mathématisation du rapport sexuel n'est inscriptible.

Par ailleurs, Lacan situe le mathème dans son rapport au dire, très précisément au dire de sa topologie. Il se réfère pour cela au *Ménon*, le dialogue de Platon dans lequel Socrate montre que le particulier de l'opinion vraie, de l'*ortho doxa*, ne rend pas la vertu enseignable, alors que l'*épistémè*, la science,

est universellement enseignable. Lacan fait de l'opinion vraie le point de *fixion*, f-i-x-i-o-n, hors ligne à partir duquel s'organise le cross-cap. Ce point est partout dans le cross-cap, mais il doit être choisi, *fixé* comme l'unique point hors ligne pour qu'une coupure d'un tour unique transforme le cross-cap en surface sphérique. Ce point est le point de l'opinion qui peut être dite vraie de ce que le dire qui en fait le tour *la vérifie en la modifiant topologiquement*, d'y introduire la *doxa* comme réel. Ce point est ce que vise le dire de la coupure interprétative. Ainsi, Lacan peut affirmer que le non-enseignable ménonien, il l'a fait mathème enseignable, de l'assurer de la *fixion* de l'opinion vraie¹⁶. Lacan objecte donc à Socrate : *le particulier (du symptôme) est mathématisable*. Il s'enseigne à l'accorder du mathème du *pastout* qui fait « *fixion* autre du réel ». Il importe ici de noter que si c'est par le dire de sa topologie que Lacan fait que le non-enseignable devienne mathème enseignable, il ne le devient pas avant que le dire s'en soit produit.

Raison mathématique et *réson* poématique : Lacan avec Ponge

On sait aussi que Lacan a dit, dans *Encore*, le 8 mai 1973, que « le truc analytique ne sera pas mathématique¹⁷ ». Et pourtant, ce qui est devenu mathématique, grâce à Stéphane Dugowson, c'est le truc lacanien ! Ce mathématicien normalien a établi¹⁸ que le nœud borroméen est un *espace connectif* défini par *trois points connectés ensemble* et non deux à deux. Il montre aussi que *l'espace connectif borroméen* est Morita-équivalent à un *espace topologique à quatre points* (trois points génériques et un point ordinaire). Et surtout il nomme en 2007, dans une revue de mathématiques, *espace lacanien* tout espace connectif fini qui a une représentation par un nœud. Si bien que, contrairement à ce que soutenait Jean-Claude Milner dans *L'Œuvre claire* (le nœud est antinomique au mathème, il devient une antimathématique), le Lacan borroméen a désormais sa légitimité dans le discours mathématique, où il nomme un espace.

On aurait bien tort de croire que pour Lacan, le nœud se déroband à la lettre, le poème en console. Dès 1972, il fait entrer en résonance la lettre mathématique avec la lettre poématique, comme la *réson* de Ponge avec la raison. Car au moment même où il introduit dans *Le Savoir du psychanalyste* la notion de mathème, il évoque, le 6 janvier 1972, la *réson* telle que l'écrit Ponge, le poète. Lacan dit qu'il y a des mathématiciens pour chercher au-delà de la pure formalisation à quelle *réson* recourir pour ce dont il s'agit (peut-être pensait-il au mathématicien de génie, qu'il rencontra, Alexandre Grothendieck, et à sa théorie des *topos* ?).

Lacan, qui s'apprête à accueillir son ami Jakobson à son séminaire *Encore*, le 19 décembre 1972, envoie le 11 décembre en urgence un pneumatique à Francis Ponge : « Cher Ponge. C'est Lacan. Il n'y a que vous qui pouvez me répondre à une question que m'a posée Jakobson à midi. Appelez-moi si vous le pouvez soit avant 20 heures aujourd'hui soit après 21 h 30. Ou demain matin au plus tard. La question est la suivante. Y a-t-il quelques exemples de poésie en français sur la violation de l'accord grammatical, dysfonctionnement du singulier et du pluriel, du genre, postposition de la "préposition", etc. Tous procédés qu'un Cummings a délibérément, je crois, employés en anglais. J'avoue, moi, qu'en français je donne ma langue au chat ¹⁹. » Ponge ne répondra à Lacan que le 16 décembre. Il lui donne aussi sa langue au chat, lui dit qu'il faudrait chercher du côté de Dada, lui conseille de demander à Riffaterre, le spécialiste des agrammaticalités, et lui signale que lui-même, dans son poème « La lessiveuse », a violé la concordance des temps. Qu'est-ce qui tracasse Lacan dans cet empressement ? C'est l'agrammaticalité, un procédé qui introduit un élément incongru dans un texte en donnant au lecteur l'impression qu'une règle de grammaire est violée, sans que pour autant ce soit sémantiquement inacceptable. Pour Michel Riffaterre, l'invention de la poésie tient à ses agrammaticalités, le poète créant sa propre grammaire. Si Lacan interroge Ponge là-dessus, c'est qu'il subsume que l'inconscient réel est agrammatical. Cela l'amènera à dire, dans *L'insu que sait de l'une-bévue* du 11 janvier 1977, qu'il faut éliminer de l'inconscient la grammaire, mais pas la logique de sa *réson*, avec un *é*, qui en faisant vibrer la raison *r-a-i* touche la corde sensible de la parole.

Reprenons. Cinq ans après sa mise au point doctrinale du mathème par lequel il pensait établir scientifiquement la transmission de la psychanalyse, Lacan déclare la psychanalyse intransmissible et donc à réinventer par chaque psychanalyste. Quelle conséquence cela a-t-il pour le discours analytique ? La réponse que fait Lacan, « il n'enseigne rien », est corrélative de deux questions : comment enseigner ce qui ne s'enseigne pas ? Comment enseigner sans délirer ?

Comment enseigner ce qui ne s'enseigne pas ?

Trois mois après avoir affirmé, en juillet 1978, que la psychanalyse est intransmissible, Lacan écrit, le 22 octobre 1978, un texte pour le département de psychanalyse de Paris-VIII Vincennes, paru dans le numéro 17-18 d'*Ornicar* ²⁰ ?, où il dit que le discours analytique fait exception par rapport aux trois autres qui se prennent chacun pour la vérité. Cela ne signifie pas qu'il les domine, car « justement ce discours exclut la domination, autrement dit il n'enseigne rien. Il n'a rien d'universel : c'est bien en quoi il n'est

pas matière d'enseignement. Comment faire pour enseigner ce qui ne s'enseigne pas ? » Cette question est celle dans quoi Freud a cheminé, poursuit Lacan qui la formule ainsi : Freud « a considéré que rien n'est que rêve et que tout le monde (si l'on peut dire une pareille expression), tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant. » « Mais reste à le démontrer. » Ce qu'il faut pour le démontrer c'est « corriger l'objet », car il se présente toujours mal, et « les mathématiques servent à cela : corriger l'objet. C'est un fait que les mathématiques corrigent et que ce qu'elles corrigent est l'objet même. D'où ma réduction de la psychanalyse à la théorie des ensembles. » Le Lacan d'octobre 1978 rejoint donc ici le Lacan bourbakien d'*Encore*. Dès 1966, quand il construit le schéma R, il corrige l'objet qui fait que l'on ne fait rien que rêver en démontrant, par la topologie, que l'objet éclaire le champ de la réalité comme ne fonctionnant qu'à s'obturer de l'écran du fantasme.

Tout le monde est fou : qu'est-ce à dire ?

Que dit Lacan dans ce texte de 1978 destiné à soutenir la présence à l'université d'un enseignement de psychanalyse ? Il dit qu'une proposition affirmative universelle, qui est donc matière à enseignement et dont la vérité est à vrai dire scandaleuse, peut se dégager de la logique de Freud : tout le monde délire, tout le monde est fou. Affirmant cela, Lacan n'est pas kleinien, il reste freudien. Il ne croit pas comme Mélanie Klein que tout le monde a un noyau psychotique paranoïde. Il interprète ce que soutient Freud en 1924 dans « La perte de réalité dans la névrose et dans la psychose ²¹ » : la réalité n'est que rêve, n'est que fantasme, donc (le donc est intrépide) tout le monde est fou. C'est plus effarant que de dire n'est pas fou qui veut ²². Cependant, ce n'est pas dire que la forclusion soit pour tous, ni qu'il faille, ce qu'a fait Jacques-Alain Miller, inventer une nouvelle catégorie au-delà du binaire névrose-psychose, la psychose ordinaire, dont d'ailleurs le nouveau variant contamine la clinique des millériens. Alors que c'est la doctrine freudienne du binaire névrose-psychose que Lacan revisite. Il généralise la thèse de Freud sur la perte de réalité, *der Realitätverlust*, dans la névrose et dans la psychose : tout le monde vit dans son monde fantasmatique, substitut de la réalité, dont le névrosé tout autant que le psychotique, quoique sur un mode très différent, ne veulent rien savoir. Lacan radicalise Freud : la réalité est fantasme, elle est fantaisie délirante, *Realität ist Fantasie*, donc tout le monde délire.

La prémisse, « la réalité c'est le fantasme », remonte à 1966-1967. La conclusion ne vient que dix ans plus tard : « Tout le monde est fou. » L'induction est radicale et elle tire très sérieusement à conséquence sur la conception à se faire de l'inconscient et de la psychanalyse. « La maladie

mentale qu'est l'inconscient (car c'en est une) – Lacan le dit dans *L'insu que sait de l'une-bévue...*, le 17 mai 1977 – ne se réveille pas. » Il le redit le 15 novembre 1977 dans *Le Moment de conclure* : « L'inconscient, c'est très exactement l'hypothèse qu'on ne rêve pas seulement quand on dort. » *On ne fait pas que rêver sa vie. Même quand on vit sa vie, on rêve !* Quant à la psychanalyse, déclare-t-il le 11 janvier 1977, « c'est un délire dont on attend qu'il devienne scientifique. On peut attendre longtemps. »

La contre-preuve du « tout le monde délire » par la topologie

Réveillé, on passe son temps à rêver. Si l'inconscient nous fait rêver debout, nous rend somnambules, et si la psychanalyse est un délire, comment la réinventer sans tomber dans un *dé-lire*, dans un « lire de travers » ? Surtout qu'on peut délirer en gardant raison et que Lacan nous fait remarquer que ce qu'on appelle « le raisonnable » est un fantasme.

Il me faut ici revenir à la *réson*, avec un *é*, psychanalytique. Tout le monde délire, certes, mais il y a l'analyse pour thérapier l'*À dada sur mon bidet* sur lequel caracolent les pensées malsaines du fantasme. Et puis il y a la fin de l'analyse, que Lacan définit, le 10 janvier 1978 dans *Le Moment de conclure*, comme fin du délire : « La fin de l'analyse c'est quand on a deux fois tourné en rond, c'est-à-dire retrouvé ce dont on est prisonnier. [...] Il suffit qu'on voie ce dont on est captif », soit l'objet qui fait notre petit grain de folie. Mais, pour y arriver, il faut *ne pas perdre la réson*, qui fait vibrer la corde de l'inconscient sur laquelle joue l'équivoque.

Ici, c'est la topologie qui enseigne Lacan et qui résout le « tout le monde est fou ». C'est elle qui lui enseigne qu'il suffit de deux tours pour que la fourmi rouge de Maurits Cornelis Escher s'*a*-perçoive, dans le fou de son tournage en rond, que c'est après elle-même qu'elle court. Elle lui enseigne que l'analyse du névrosé, pris dans son tore où le désir et la demande lui jouent des tours, ne finit pas sans la coupure interprétative à double tour de ce tore, du trou duquel choit l'objet (*a*) qui lui fait rêver le monde. C'est la topologie borroméenne qui lui enseigne que le savoir inconscient tient du voisinage, du nodal, et qui corrige le postulat de la psychose en prouvant, par le cas Joyce, qu'on peut se passer de la croyance au Nom-du-Père à condition de se servir de son dire générateur, en tant que tel, du nœud borroméen, ce que réussit à faire Joyce en dépit de la carence de son propre père.

La passe par le poème et les trois naissances

Lacan a réduit l'invention au sinthome. Il a reconnu le sien dans son invention du réel borroméen. Se reconnaître dans son sinthome est la

condition pour que finisse l'analyse, reconnaissance dont Lacan tente le plus extrême en osant dire : « Je suis né poème et papouète. » Je l'énonce en pensant à ce que dit de Francis Ponge Henri Maldiney, dans *Le Vouloir dire de Francis Ponge* ²³ : « Il tente le plus extrême. Car le plus extrême, aujourd'hui, c'est d'oser dire. » Ponge ose dire l'insignifiant. Il tente de dire du pré la verte vérité. Il tente le plus extrême quand il ose dire : « Chaque hirondelle inlassablement se précipite – infailliblement elle s'exerce – à la signature, selon son espèce, des cieux ²⁴. » Il lui faut dire, vite, ces mots, les avalant à mesure : « L'Horizondelle : l'hirondelle, sur l'horizon, se retourne, en nage-dos libre ». Lacan, lui aussi, tente le plus extrême quand, dans un manuscrit publié en 2006 par Artcurial ²⁵, il ose le dire de ce qu'eût été sa passe, s'il l'avait faite : une passe qui vaille comme déclaration d'acte de naissance poématique, qu'il s'exerce à signer en se désapparentant de son Nom propre, à perdre comme les autres.

Se disant « né poème » Lacan postule qu'un poème s'écrit « malgré qu'il ait l'air d'être sujet » : c'est le savoir sans sujet de l'inconscient qui l'écrit. De ce poème il endosse le dire oublié en le signant de deux adverbes qui de son nom propre *tendent la corde de la lyre* : « Là quand ». À la signature de quel acte de naissance s'exerce sa plume d'hirondelle ? Il ne s'agit pas bien sûr de la naissance biologique, ni de la naissance du sujet de l'inconscient freudien représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant dans le discours de l'Autre. Car il n'y a ni une ni deux naissances, il y en a trois, explique Brigitte Hatat dans « Urgence et satisfaction ²⁶ ». La troisième, seconde dans la chronologie, fait naître le parlêtre, elle le fait naître de la fente des premières syllabes babillées, au premier temps de l'*infans*. C'est là, écrit Francis Ponge, que « nous avons à nous arranger avec nos mots, du moins avec nos syllabes, nos racines. Racines des significations. Onomatopées originelles : comment en sortir ? Impossible ! Donc, il faut y rentrer ²⁷. » Il faut entrer dans l'*étrou* de l'être d'où naît le parler. Entre la naissance du nourrisson et la naissance du sujet il y a la naissance du parlêtre, terme que Lacan substitue à l'inconscient de Freud pour dire qu'avant d'entrer dans le langage l'homme parle avec son corps, il « parlêtre de nature ²⁸ ». C'est comme *réson*-ance du corps dont *lalangue* fêle la cloche que le parlêtre naît. L'inconscient nous fait naître cloche fêlée au gosier vigoureux (*dixit* Baudelaire).

Oser les fourmis rouges

Encore un point sur le i de l'inconscient-poème dans son i d'*i-rondelle* pour que nous nous exercions à la signature de l'Achéron. N'allez pas croire que le psychanalyste se doit de poétiser l'inconscient. Non, le psychanalyste

se doit de le *cliniquer*. Il lui revient de faire entendre sa *réson* et de faire que trace s'en écrive (je l'emprunte à Ponge) « dans le style des hirondelles ²⁹ ». Par *cliniquer* l'inconscient j'entends que l'analyse a à faire le lit de ce que *lalangue* y couche par écrit. Son lit, le lit où *ça se lit*, étant toujours défait par les effets de *lalangue* et de ses affects, il est toujours à refaire.

Mais suffit-il de le *cliniquer*, cet inconscient, de refaire son lit en l'interprétant ? N'est-ce pas du psychanalyste lui-même que Lacan entend qu'il *clinique*, qu'il *se couche* ? C'est ainsi que j'entends ce que Lacan propose quand il dit que le psychanalyste est obligé de réinventer la psychanalyse. Ce qu'il propose va plus loin que de dire que le psychanalyste est obligé de refaire le lit de cet inconscient qui nous fait passer notre temps à rêver.

Pour que le psychanalyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut subsister, il en faut un peu plus. *Il faut que lui-même ose cliniquer, c'est-à-dire ose se coucher*. Je ne dis pas qu'il faut qu'il aille refaire une tranche d'analyse. Non, je dis qu'il faut que *le psychanalyste ose se coucher sur... les fourmis rouges* qu'Escher fait courir sur le ruban de Möbius. Car ce sont elles qui *groovent*, si je puis dire, le sillon de la ligne sans points dont se fait la coupure du sujet, ce sont elles qui font trace du premier mot d'la première heure, première minute de bonheur. Premier témoin, refuge de la dernière heure et dernière tâche de bonheur aux premiers signes du destin, ce sont *Les Fourmis rouges* que performe au piano *lalanguissimement* Michel Jonasz, le poète-astéroïde (on a donné son nom à l'astéroïde 27949 !) qu'en concert – c'était le 10 novembre – je suis allé écouter, rien que pour le réentendre *groover* :

« Tu t'appelles on s'était couchés sur un millier de fourmis rouges.
Aucun de nous deux n'a bougé. Les fourmis rouges.
Est-ce que quelque chose a changé ?
Couchons-nous sur les fourmis rouges pour voir si l'amour est resté
Et voir si l'un de nous deux bouge, couchés sur les fourmis rouges. »

Quand y aura plus sur la terre que du beurre fondu
Avec le dernier soupir du dernier disparu,
Y aura encore deux *pouâteassez* pour voir si l'amour est resté
Et voir si l'un des deux bouge, couchés sur les fourmis rouges.

Est-ce que quelque chose a changé ? C'est la question que pose l'expérience de l'inconscient. *Est-ce que quelque chose a changé ?* C'est la question des neuf fourmis rouges d'Escher, lorsqu'au second tour de leur course folle sur le grand huit de *lalangue* elles retrouvent l'odeur phéromonale de leurs propres traces. *Est-ce que quelque chose a changé ?* Ce n'est qu'au second

tour que se tranche la question. Finir une analyse, c'est trancher la question que pose l'expérience des fourmis rouges.

Rien ne justifie

Résumons-nous, dit Francis Ponge dans « La nouvelle araignée ». « Une raison qui ne lâcherait pas en route le sensible, écrit-il, ne serait-ce pas cela, la poésie : une sorte de syl-lab-logisme ³⁰ ? » Le *syl-lab-logisme* sensible de la langue, de sa découpe des mots prononcés en unités sonores indécises, n'est-ce pas cela que l'analyste ne devrait pas lâcher en route ? L'analyse se doit de ne pas lâcher en route la *réson* motérielle. Elle doit oser le « rien ne justifie » par lequel la *réson* poétique déroge un tantinet à la raison grammaticale.

« Osez, osez
Osez, osez
Osez, osez Joséphine
Osez, osez Joséphine
Plus rien n's'oppose à la nuit
Rien ne justifie. »

Sur la piste de cirque où sa guitare fait hennir le blanc cheval du plaisir au galop, Bashung viole la grammaire en faisant chuter le dos-à-dos érotique du vidéo-clip de sa chanson sur l'agrammaticalité de ce bout de phrase finale « Rien ne justifie », qui, le verbe n'étant suivi d'aucun complément d'objet, crée une coupure, un hiatus auquel il n'y a plus qu'à donner sa langue au chat. Quand Bashung isole ce bout de phrase de Jean Fauque, son parolier, et que celui-ci lui demande : « Mais rien ne justifie quoi ? Après y a quoi ? », il lui rétorque : « T'inquiète pépère, ça suffit. Tout est dit. » Ce n'est pas le parolier qui ose, c'est Bashung. Il ose le clap. Bashung ose le dire qui tranche.

Ah, si j'osais ! Osez, osez Freud ! Osez, osez Lacan ! Il ne suffit pas de les lire, de les étudier, de les commenter. Il faut les oser. Osez Freud ! Osez Lacan ³¹ ! Voilà ce que je tenais à vous dire. De l'audace. Osez, osons la psychanalyse !

Écoutons, regardons Alain Bashung qui interprète *Osez Joséphine* dans un vidéo-clip tourné par Jean-Baptiste Mondiano au Cirque d'Hiver avec la sublime artiste argentine Azucena Caamaño ³². J'ai gardé pour la fin Michel Jonasz qui groove au piano *Les Fourmis rouges* ³³ creusant pendant 8 minutes 58 le microsillon de leur *réson* « pratique ».

Mots-clés : transmission, invention, mathème, réson, Ponge.

* ↑ Intervention au séminaire 2022 organisé par Michel Bousseyyroux, Didier Castanet, Jean-Claude Coste et Marie-José Latour « Qu'enseigne la psychanalyse ? », Toulouse, 7 janvier 2022.

1. ↑ J. Lacan, « Conclusions – Congrès de l'École freudienne de Paris », 9^e Congrès de l'École freudienne de Paris sur « La transmission », 9 juillet 1978, *Lettres de l'École*, Bulletin intérieur de l'École freudienne de Paris, n° 25, vol. II, juin 1979, p. 219-220.

2. ↑ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.

3. ↑ Après la dissolution de l'EFF en 1980, des associations lacaniennes (l'Association lacanienne internationale, Espace analytique...), prenant acte du verdict de Lacan, ont renoncé à la passe ; d'autres (l'École de la Cause freudienne, l'École de psychanalyse des Forums du Champ lacanien...), relevant le défi, ont osé relancer et poursuivre l'expérience de la passe.

4. ↑ Cf. J. Lacan, « Conclusions – Congrès de l'École freudienne de Paris », art. cit., p. 219-220.

5. ↑ J. Hintikka, *Knowledge and Belief: An Introduction to the Logic of the Two Notions*, London, Kings College Publication, 2005, p. 148.

6. ↑ J. Lacan, « Conclusions – Congrès de l'École freudienne de Paris », art. cit.

7. ↑ K. Popper, *La Logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, 2017, p. 480.

8. ↑ J. Lacan, « Conclusions – Congrès de l'École freudienne de Paris », art. cit.

9. ↑ Les ouverts sont les espaces ouverts de la topologie que Bourbaki oppose aux espaces fermés.

10. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 46.

11. ↑ *Ibid.*, p. 108.

12. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 481-483.

13. ↑ *Ibid.*, p. 472.

14. ↑ *Ibid.*, p. 479.

15. ↑ *Ibid.*

16. ↑ *Ibid.*, p. 482-483.

17. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 104.












18. ↑ S. Dugowson, « Les frontières dialectiques », *Mathématiques et sciences humaines*, n° 177, Varia, 2007 ; *Representation of Finite Connectivity Spaces*, 2018 ; *Introduction aux topos des espaces connectifs. Morita-équivalences avec les espaces topologiques et les ensembles ordonnés dans le cas fini*, 5 mars 2018 ; *Trois métaphysiques du point*, séminaire CLE, 24 juin 2020, Youtube.

19. ↑ Archives Lacan, Lettres Lacan-Ponge, *La Cause du désir, Revue de l'École de la Cause freudienne*, n° 106, *Créer l'élangues*, Navarin éd., 2020, p. 10-15.

20. ↑ J. Lacan, « 1979, Lacan pour Vincennes », *Ornicar ?*, n° 17-18, Lyse éd., 1979, p. 278.

21. ↑ S. Freud, « La perte de réalité dans la névrose et dans la psychose », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 300-303.

22. ↑ Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 24.

23.  H. Maldiney, *Le Vouloir dire de Francis Ponge*, Paris, Encre marine, 2013, p. 215.
24.  F. Ponge, « Les Hirondelles ou dans le style des hirondelles (randons) », dans *Le Grand Recueil*, tome III, *Pièces*, Paris, Gallimard, 1961, p. 189-196.
25.  J. Lacan, « Œuvres graphiques et manuscrits », dans *Catalogue Artcurial*, vente n° 01021, 30 juin 2006, manuscrit 83, p. 48.
26.  Intervention prononcée dans le cadre du séminaire des enseignants de l'Unité clinique de Bourgogne Franche-Comté, le 9 janvier 2021. La version écrite est à paraître courant mars 2022 dans la *Revue des collègues de clinique psychanalytique du Champ lacanien*, n° 21.
27.  F. Ponge, *La Fabrique du pré*, Paris, Gallimard, 2021, p. 91.
28.  J. Lacan, « Joyce le Symptôme », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 566.
29.  Je le dis à la mémoire d'Yvette Gomez, une analysante qui était dans le style des hirondelles.
30.  F. Ponge, « La nouvelle araignée », dans *Le Grand Recueil*, tome III, *Pièces*, *op. cit.*, p. 200.
31.  Oser Lacan, ça a été d'oser créer, sans Lacan pour en répondre, une nouvelle école pour la passe, celle d'abord de l'ECF en 1981, puis celle de l'EPFCL en 2001.
32.  <https://www.youtube.com/watch?v=MaIDRU2Luo>
33.  <https://www.youtube.com/watch?v=EBYHobAn3hw>

ET ENTRE-TEMPS...

Espace AE

Journées nationales : « Hystérie »

Sophie Rolland-Manas Anastasia Tzavidopoulou *

Dialogue entre deux temps **

Sophie Rolland-Manas

Une petite parenthèse : au moment où je me mets à écrire, je m'aperçois que dans l'annonce et même dans nos échanges avec Anastasia Tzavidopoulou et avec d'autres, l'intitulé « un espace des AE » est devenu « un espace AE ». Soustraction, suppression d'un article indéfini, et nous voilà avec une équivoque. En effet, ce n'est pas la même chose d'entendre l'espace des AE et l'espace AE. Mais chacun y entendra l'équivoque à sa manière.

Cet espace, l'espace AE, nous a été proposé par le Conseil d'orientation. Il s'agit d'une innovation et en même temps d'une proposition qui nous oblige aussi à notre tour à inventer pour pouvoir dire quelque chose de cette expérience qui est la passe et que Lacan a mise au centre de son École.

Le principe de cet espace a été présenté lors de l'assemblée générale de décembre 2020 et rappelé lors de la dernière assemblée générale. « Il s'agit de la création d'un « Espace des AE » (analystes de l'École), de quelque façon qu'on le nomme, et qui serait en permanence à leur disposition pour qu'ils y placent des activités de leur choix, enseignements, soirées exceptionnelles, cartels, etc., ou même rien. À eux donc d'inventer ce qu'ils veulent que soit leur présence dans l'École, puisque cette présence est impliquée par le titre qu'ils ont reçu. Le but du Conseil d'orientation étant seulement de rendre leur incidence dans l'École plus visible – au-delà des invitations spécifiques qu'ils reçoivent à titre personnel autour de leur passe ¹. »

Cette offre, donc, faite par le Conseil d'orientation de la création de cet espace, nous avons souhaité l'initier par la rencontre de cet après-midi sous la forme d'un dialogue accompagné d'un écrit comme support, avec l'idée de donner le « la » pour engager l'échange que nous vous proposons.

Ce qui nous est venu d'emblée comme un point à relever, c'est la différence de temporalité dans laquelle nous nous trouvons chacune. Il s'agit donc d'essayer de dialoguer en sachant que l'une commence juste et l'autre

arrive au bout de cette fonction. Nous sommes donc dans deux temporalités différentes. Le temps de cette fonction est donc un temps éphémère et nous allons nous interroger aussi sur cette spécificité de la fonction de l'Æ. Et aussi, car c'est l'idée de cet espace, interroger ce qui est transmissible dans la psychanalyse.

Ainsi, nos propos à l'une et à l'autre s'orientent à partir de là où nous en sommes chacune aujourd'hui.

Anastasia Tzavidopoulou

Je vais essayer d'ordonner mon propos autour de l'axe suivant : si Lacan a introduit la passe et la fonction de l'Æ au sein de son École, il l'a fait dans le souci d'une possible transmission, d'un enseignement et d'une ré-invention de quelque chose dans la psychanalyse. L'Æ *pourrait*, éventuellement, transmettre quelque chose de ce nouveau savoir ou plutôt de ce nouveau rapport au savoir qu'il a acquis dans sa cure. Et cette question, je suppose qu'elle émerge pour tous les Æ après leur nomination, sinon déjà avant. On se demande : « Qu'est-ce que je peux dire, qu'est-ce que je peux raconter de l'expérience analytique, qu'est-ce que je peux transmettre de ce savoir bien particulier et comment je peux le faire ? » En résumé : qu'est-ce qui se transmet et comment ? Ce sera le fil conducteur de mon propos.

Ma première expérience dans le dispositif de la passe fut en tant que passeur et cette expérience impliquait déjà une première transmission, « la transmission d'une expérience » au cartel de la passe. Un point donc à retenir : tout le dispositif de la passe, et pas seulement l'Æ, participe à une transmission, le passeur et aussi le cartel de la passe avec les travaux qu'il produit.

Il s'agit donc pour moi aujourd'hui d'aborder cette question « qu'est-ce qui se transmet et comment ? » sous deux aspects, et ceci en écho avec ce qui a été déjà dit, la différente temporalité dans laquelle chacune, Sophie et moi, se trouve dans ses fonctions. Le premier aspect concerne ma propre expérience analytique et comment j'ai rencontré par la parole un « objet », l'« objet temps », et j'emprunte ce terme à Bernard Nominé ², un objet qui justement ne désigne pas une temporalité chronologique et par lequel on est traversé, défini, affecté. Le deuxième aspect concerne la fonction *éphémère* que Lacan a proposée pour l'Æ. L'Æ n'a qu'un temps, chronologique, un temps défini qui dure trois ans.

Je vais commencer par dire quelque chose à propos de ma propre expérience de la fin d'analyse et « l'objet temps ». Lors de mon témoignage à Rome ³, je me suis arrêtée à une scène bien particulière quoique banale : il

s'agissait d'un souvenir d'enfance, une scène durant une nuit d'été au balcon de la maison familiale, scène qui n'avait rien de particulier sauf qu'elle m'étonnait par son insistance. Cette scène, relayée par une parole maternelle entendue comme une injonction, a été transformée au cours de l'analyse en ce qu'elle était, c'est-à-dire en une scène fantasmatique. La scène en tant que telle, la première scène, la scène du souvenir, la scène de l'image, au fur et à mesure de l'avancement de la cure, à force d'être répétée, perdait sa consistance et est devenue un espace particulier, un espace d'errance entre différents temps grammaticaux du verbe avoir : une errance entre *ce que j'ai*, *ce que j'ai eu*, *ce que j'avais*, *ce que j'aurais*. Je déambulais tout en restant captivée dans ce lieu formé et délimité par ces différentes formes temporelles sans pouvoir mettre un point d'arrêt. Le conditionnel était pour moi le temps de prédilection, car il gardait des possibilités toujours irréalisables et par conséquent il garantissait des promesses infinies. Le temps donc devenait un espace grammatical dans lequel le *trop* de l'imparfait et son incomplétude et le *pas assez* du conditionnel mettaient des barrières à cette scène fantasmatique dans laquelle je me retrouvais captive et captivée⁴. L'analyse a permis, par la répétition de cette scène jusqu'à son épuisement et des manifestations de l'inconscient, des points d'arrêt à cette déambulation et à cette errance grammaticale en ouvrant une nouvelle place en tant que sujet, en tant que femme. Du scénario imagé on passe, en suivant le fil de la cure, à une logique : une conversion, une réduction de cette scène bavarde, car racontée, décrite et répétée, à un espace grammatical qui implique une logique.

J'avance une question : y a-t-il toujours la nécessité d'un espace, dans le sens d'un lieu, d'un topos, pour saisir quelque chose du temps, pour que le temps surgisse comme objet ? Y a-t-il une domination de l'un sur l'autre ? Espace et temps sont forcément liés, si on suit Einstein. Mais le temps, dans la psychanalyse, l'« objet temps » impliquerait-il en lui-même un espace à partir du moment où il y a un « je » qui parle ? Je me suis posé la question, car, dans cette scène fantasmatique, j'ai été captivée *entre* les différentes formes du verbe. Je souligne la préposition « entre », car elle désigne un lieu, un espace mais aussi un temps. D'où ma question.

Par conséquent, cet « espace AE » sonne d'une façon assez particulière, car j'ai l'idée que le lieu, l'espace en tant que point d'où on parle, en tant que « je », structure les coordonnées temporelles subjectives qui impliquent en elles-mêmes l'espace. Je laisse cette question ouverte.

J'ai parlé de la conversion, de la réduction de la scène du souvenir à une scène fantasmatique, et par la suite à une scène grammaticale. L'histoire racontée subit une réduction, une réduction radicale, le bla-bla-bla des

années d'analyse (je dis bla-bla-bla sans mépris, au contraire) se rétrécit. Cette réduction ne se situe pas seulement au niveau de la parole, de l'histoire qui se raconte dans la cure. Le dispositif de la passe lui-même pousse à ça et impose cette réduction : plusieurs années de psychanalyse se réduisent à deux entretiens avec les passeurs, qui, à leur tour, vont procéder à une autre réduction lors de leur rencontre avec le cartel de la passe. Je suppose aussi que la décision du cartel se fait sur quelques points, une nouvelle réduction donc.

La rencontre avec les passeurs fut le dernier lieu où j'ai déposé les signifiants de mon histoire, un passage nécessaire pour extraire, par la suite, la logique de la cure qui est en réalité la logique de l'inconscient. C'est ce que j'ai essayé de raconter à Rome, le parcours de la logique de l'inconscient. Sortir donc de la petite histoire et ses signifiants, les raisons de la demande, les différents symptômes pour désigner une logique, produit de la réduction à laquelle le dispositif même de la passe nous oblige. Lacan dira dans sa proposition de 1967 que la passe suit le modèle d'un *Witz*, sans doute pour montrer la logique extraite par ce processus. « Qui verra donc que ma proposition se forme du modèle du trait d'esprit, du rôle de la *dritte Person* ⁵ ? » Le *Witz* a comme effet, par son non-sens, le rire, et la présence de la troisième personne est nécessaire. Freud explique tout cela dans *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*. Est-ce le cartel de la passe, cette troisième personne, l'« auditeur passif » comme disait Freud ⁶, pour que l'effet de ce non-sens éclate ? Nous ne pouvons pas ne pas voir dans ce modèle proposé par Lacan la réduction, l'économie des mots et la logique. Pour reprendre donc la question qui oriente mon récit aujourd'hui, s'il y a quelque chose à transmettre, cela se réduit à un ordre qui dépasse les signifiants qui ont *habillé* la cure.

Si l'effet du *Witz* est le rire, il y a bien sûr des effets dans chaque cure : un effet thérapeutique et aussi un effet didactique, deux effets qui sont indéniables et importants. Mais ce n'est pas ça qui est au centre du dispositif de la passe. Et je crois que la satisfaction que Lacan évoque à la fin de l'analyse ne concerne pas tellement les effets qu'une analyse a sur un sujet, une nouvelle position subjective, mais surtout le fait d'avoir saisi quelque chose de la logique de la cure, de ce nouveau rapport au savoir qui porte sur la logique de l'inconscient et la fonction du fantasme. C'est quelque part là-dedans qu'on pourrait situer le désir d'analyste. C'est une hypothèse. Je vais y revenir.

Mais avant j'aimerais dire quelque chose sur les mots de la langue pour reprendre la discussion qui a eu lieu à Rome. L'analyste nous invite à suivre

la règle de l'association libre et on découvre au fur et à mesure qu'il s'agit d'une « escroquerie », le mot est de Lacan, il a été aussi repris lors des dernières Journées ⁷. Cette « escroquerie », cette expérience avec le fait qu'il y a une limite dans ce qui se dit, qu'il y a un indicible, ouvre à la fin de la cure à la logique, même si cette logique est toujours encadrée par la langue. De cette escroquerie, j'avais parlé à Rome, et j'avais appelé ça « rétrécissement des mots ». Et une fois que nous avons touché quelque chose de cette escroquerie structurelle, la seule solution est de se diriger vers une compression, une réduction ; comme si, pour faire une métaphore, on transformait une peinture romantique en une peinture cubique.

Si je pouvais dire aussi un mot sur le désir d'analyste, qui n'est pas bien sûr le désir d'être analyste, je le mettrais entre cette satisfaction de la fin, la satisfaction d'avoir saisi, dans le fil de la cure, la raison de notre « captivité », et le constat de cette « escroquerie », de ce « rétrécissement des mots ». Un désir qui résiste à ça.

Je m'arrête donc là pour le moment, Sophie prend le relais et je pense que vous allez entendre cette autre temporalité dans laquelle elle se trouve.

Sophie Rolland-Manas

Je vais continuer avec la question de la transmission, mais d'abord je voudrais dire quelques mots un peu personnels sur cet espace nouveau « des AE ». Singulièrement pour ma part, il s'inaugure en même temps ou presque que la fin de ma fonction d'AE ; quelque chose s'ouvre et se clôt comme un début et une fin qui se croisent. D'autre part et singulièrement aussi, c'est avec une teinte d'émotion que je partage ce dialogue avec Anastasia nommée il y a quelques mois par le cartel de la passe dont j'ai fait partie. Comme quelque chose d'une boucle dans mon trajet, mais non pas qui se ferme, qui fait plutôt passage d'un temps à un autre et qui souligne l'éphémère de la fonction.

Cet espace, je l'entends ainsi : des AE passeront, ensemble, séparés, le temps de leur tâche et qui parfois laisseront trace autour d'un espace « permanent ». L'AE passe, l'espace continue. Peut-on l'entendre comme un espace de transmission ?

Cela n'est pas sans faire résonance avec la phrase de Lacan dans sa lettre du 23 octobre 1980 : « La passe produira l'AE – toujours nouveau de l'être pour le temps de témoigner, soit trois ans. Car mieux vaut qu'il passe cet AE, avant que d'aller droit s'encaster dans la caste ⁸. » Mais nous reviendrons encore probablement sur cette spécificité du temps de l'AE.

Aussi, pour commencer, c'est autour de la question du désir de transmission et du lien à l'École que je vais parler. Je réalise que tout au long de ces trois ans, au cours des rencontres, des échanges et de mes productions d'écrits, cette question a toujours été présente. Mais c'est bien avant et dès le début de ma rencontre avec la psychanalyse que ça germe puis que ça insistait, jusqu'à faire acte de la demande de passe, entrer dans la procédure. Si cette demande s'est effectuée par une contingence et un instant fugace de l'ici-et-maintenant, c'est le désir qui poussait depuis un temps certain qui a mené à la faire.

De quel désir s'agit-il ? Probablement du désir de transmettre les effets, les conséquences de l'expérience, et ce qui se déduit d'une opération logique. De celui aussi qui laisse intranquille et pas sans enthousiasme après avoir cerné, entr'aperçu le réel dans la cure et de ce qu'il en reste. Un bout de savoir issu de la cure, un nouveau savoir mais « un savoir emmerdant ⁹ » comme le nomme Lacan. En effet, je crois pouvoir dire que dans la fin de mon analyse c'est le désir de savoir qui a porté jusqu'au désir de transmettre.

Alors il y a eu là l'émergence d'un désir de transmission pour d'autres et de contribution au savoir dans l'École.

Mais qu'est-ce qui peut se transmettre de l'expérience et d'où et comment ? C'est dans cette perspective que j'ai choisi de parler de ce qui s'est articulé, noué avec l'École au cours de mon expérience. Partir du « un par un », puisqu'il n'est pas question d'un temps chronologique en psychanalyse, mais d'un temps logique propre à chacun et de la façon dont ça peut s'ouvrir à une mise au travail en commun de la cause analytique.

Je partirai de ce qui a été pour moi un premier lien à l'École, un premier nouage. L'adresse faite au deuxième psychanalyste d'une troisième tranche de cure qui allait aboutir à sa conclusion, s'est orientée auprès d'un psychanalyste membre de l'École alors que je venais d'entrer aux Forums. Et cela dans la continuité d'une participation au travail de la clinique analytique engagée déjà depuis un certain temps avec quelques autres de cette École. À ce moment-là s'opère un mouvement qui inscrit le choix d'un analyste articulé à un choix d'École.

Le plus souvent, dans le parcours d'une psychanalyse lacanienne, la contribution d'un travail de transmission, soutenu d'un désir, n'est pas absente, elle participe même de son cheminement : cartels, journées d'étude, séminaires, collègues cliniques... Mais nous savons aussi comment dans l'analyse l'amour de transfert peut viser une fermeture de l'inconscient à répéter sans cesse de s'en remettre à l'Autre, à qui le sujet suppose en savoir un bout

sur son désir. Pour que ce désir émerge, plus exactement pour que le sujet le prenne à son compte, il faut dans le dédale du long travail de l'analysant avoir dé-supposé le savoir de l'Autre, avoir entr'aperçu sa faille.

Ce que délivre une psychanalyse, c'est qu'à ce point du réel rencontré, c'est d'un savoir troué qu'il s'agit. Il y a irrévocablement le manque de savoir dans l'Autre, un trou dans le savoir et l'absence de quiconque dans ce lieu. C'est de ce trou, de cette faille, du ratage que s'effectue la relance du désir. En somme, le trou de la cause du désir.

Dans mon expérience, le désir de transmettre qui s'est révélé au cours du travail de passe par le dire du témoignage à chacun des passeurs, a commencé à se profiler dans la cure au moment du passage de l'amour de savoir au désir de savoir qui s'est opéré dans la chute du sujet supposé savoir.

Dans le même temps, opérait aussi un « évidemment » de l'École, dont j'attendais de moins en moins qu'elle me livre un savoir ni qu'elle traite le manque à savoir. Enfin, je prenais acte d'une École trouée et de la contribution des savoirs acquis de chaque un dans cette École.

C'est dans ce temps logique de la fin du transfert, de la chute du sujet supposé savoir, que s'opère alors un nouveau lien à l'École par l'expérience de la fonction de passeur, avec la rencontre de deux passants et du cartel de la passe pour transmettre le témoignage de chaque passant ; quelques moments inoubliables au cours de ces rencontres mettant en éveil le désir de transmission.

Dans ce temps, s'articulent l'autorisation à la fonction d'analyste et le passage des Forums à l'École comme opération de nouage, d'un deuxième nouage. Il n'était plus question de travailler « pour » l'École que j'avais érigée comme un Autre du savoir mais plutôt « dans » l'École. Le lien à l'École s'était transformé en parallèle de la mutation subjective opérée dans l'expérience de la cure.

Vous l'aurez compris, le troisième nouage s'est produit au moment d'entrer dans la procédure de la passe par la demande adressée à l'École qui mènera à la fonction d'AE. Alors commence ce temps de transmission, de retour vers la communauté qui se poursuit pendant les trois ans à venir... Et bien sûr au-delà... Autrement.

Anastasia Tzavidopoulou

Je reviens sur le temps, côté fonction de l'AE. Lacan a soutenu que la durée de la fonction des AE est limitée. La fonction est *éphémère*. Il y a sans doute des raisons à cela. La fonction de l'AE, on le répète souvent, est

d'introduire quelque chose de nouveau à partir de son expérience, un nouveau savoir, savoir particulier, et plus précisément un nouveau rapport au savoir.

Je cite Lacan : « Bien entendu, c'est un échec complet cette passe ¹⁰, [...] tel que maintenant j'en arrive à le penser, la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux. C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé – puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé – de réinventer la psychanalyse. » Et aussi : « Si j'ai dit à Lille que la passe m'avait déçu, c'est bien pour ça, pour le fait qu'il faille que chaque psychanalyste réinvente, d'après ce qu'il a réussi à retirer du fait d'avoir été un temps psychanalyste, que chaque psychanalyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer ¹¹. »

Il y a de quoi nous interroger sur ces propos de Lacan, *en apparence*, je crois, pessimistes. La passe est un échec, une déception, la psychanalyse est intransmissible. Comment peut-on l'entendre ?

La fonction éphémère et le *prétendu* échec de la passe se rencontrent car il faut recommencer chaque fois. C'est en cela que la passe est un échec, une déception : il faut recommencer chaque fois pour pouvoir réinventer. La psychanalyse n'est pas une science, il n'y a pas un modèle à reproduire. C'est en cela qu'elle est intransmissible. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a rien à transmettre dans la psychanalyse. Mais il faut re-inventer chaque fois. Cette re-invention ne peut pas être éternelle pour un AE. Lacan nous a appris qu'il n'y a pas de garantie – on est tous soumis à la castration, au pas-tout. Pas de garantie mais une doxa, une doxa analytique à laquelle on ne peut pas complètement échapper, et sans doute une *doxa sur la passe*. Et en cela les psychanalystes d'une École qui s'oriente avec la passe devraient être vigilants. Ce n'est pas tellement la fonction de l'AE mais l'*éphémère* de cette fonction qui serait la garantie, la garantie qui n'existe pas, de cette vigilance.

Sophie Rolland-Manas

Pas de garantie donc si ce n'est peut-être l'éphémère de la fonction, mais une responsabilité de l'AE dans un travail de transmission dans l'École. Et comment le dire puisqu'il y a de l'intransmissible dans la psychanalyse ? Néanmoins, je propose quelques traces de réponses, non exhaustives, bien entendu.

« Il y a la psychanalyse et il y a l'École ¹² », dit Lacan en 1969. Je ne vais pas développer ici la question un peu trop complexe pour moi de savoir si « la psychanalyse est faite pour l'École ou l'École pour la psychanalyse ¹³ ».

Je choisis plutôt d'aller vers ce qui fait écho pour moi dans cet énoncé. J'y lis qu'il y a deux expériences qui sont étroitement liées. Celle de l'analyse et celle de l'École, plus précisément, l'École de la passe. Et c'est par le réel en jeu qui est au fondement de l'une et de l'autre que ça s'articule.

La rencontre du réel, quand l'analyse y conduit, est l'épreuve même de la cure ; l'instant où l'analysant se heurte à la vraie castration en tant qu'elle est liée au désir. Ce lieu est celui de notre rendez-vous avec l'irréductible. Celle de la béance au sein même de notre être de désir.

Le travail de transmission, c'est une certaine façon de tenir le bord entre le singulier de l'expérience et l'adresse au collectif, à la communauté d'expérience. De travailler, déplacer ce bord, de l'ex-poser, d'en faire une ligne de partage, en inventant, en cherchant, en trouvant des manières de dire et de faire : autour du trou, de la faille qui nous travaille et nous met au travail de trouver, de construire, d'inventer.

C'est une autre expérience, celle du faire école, avec ses propres mots, son style. D'une autre manière avec la procédure de la passe comme vecteur de désir, je dirais que l'École aussi me paraît devoir répondre au trou, au vide qui la centre pour que l'on puisse parler, je crois, de désir d'École... Une École pas-toute et une affinité particulière avec le signifiant du manque dans l'Autre, pourrait-on dire, entre l'École et la fonction de l'AE.














Je voudrais terminer cette séquence avec un énoncé extrait du Préliminaire du séminaire *R.S.I.* du 19 novembre 1974 : « L'analyste peut-il être considéré comme un élément ? Est-ce qu'il fait, autrement dit, ensemble ? Faire ensemble... Faire ensemble ça peut vouloir dire faire série. Où cette série s'arrête ¹⁴ ? » La série, c'est le un + un + un... Ça s'additionne mais ce n'est jamais le même. Faire ensemble, serait-ce que l'École s'articule à l'analyse de chacun autour d'un travail d'élaboration en continu ?

Ainsi, à chaque nouvel AE d'inventer, de réinventer la psychanalyse à partir de ce qui s'est déduit, réduit de l'opération analytique ; un reste, un infime.

* ↑ Sophie Rolland-Manas, AE 2018-2021 ; Anastasia Tzavidopoulou, AE 2021-2024.

** ↑ Espace AE, « Dialogue », à Paris, 118, rue d'Assas, le 4 décembre 2021.

1. ↑ Cf. le PV de l'assemblée générale de l'EPFCL-France de décembre 2020.

2.  B. Nominé, *Le Présent du présent, Essai psychanalytique sur le temps*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2020.
3.  Cf. A. Tzavidopoulou, « Captivités », intervention à la II^e Convention européenne, *Langue(s) et passe*, Journée de l'École de l'EPFCL, Rome, 9 juillet 2021.
4.  *Ibid.*
5.  J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 265.
6.  S. Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* (1905), Paris, Gallimard, 1930, réimpression : Paris, NRF Gallimard, collection « Idées », n° 198, 1971, p. 378.
7.  Journées nationales de l'EPFCL-France 2021, « Hystéries », Paris, 27 et 28 novembre 2021.
8.  J. Lacan, « Lettre de la Cause freudienne », 23 octobre 1980, dans *Annuaire 2020*, EPFCL-France, p. 135.
9.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 11 juin 1974.
10.  Le terme d'échec apparaît dans l'exposé de Jean Clavreul qui précède l'intervention de Lacan à Deauville en 1978 – dans *Lettres de l'École*, Bulletin intérieur de l'École freudienne de Paris, n° 23, *L'Expérience de la passe*, avril 1978.
11.  J. Lacan, « Conclusions », *Lettres de l'École*, Bulletin intérieur de l'École freudienne de Paris, n° 25, *La Transmission*, vol. 2, 1979, p. 219.
12.  J. Lacan, *Adresse à l'École*, 25 janvier 1969, dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 293.
13.  *Ibid.*
14.  J. Lacan, « Préliminaire », dans *R.S.I.*, séminaire inédit, 19 novembre 1974.

Irène Tu Ton *

Vous avez fait le déplacement en ces temps où la pandémie a souvent été un frein à toute rencontre. Et nous sommes heureux de vous accueillir dans cet endroit nouveau et au centre de la vie étudiante qu'est l'université de Jussieu. J'y suis particulièrement sensible car c'est là que nous sommes quelques-uns à avoir fait nos études de psychopathologie clinique. Il me semble que c'est à souligner à une époque où la formation des cliniciens est devenue très problématique. L'orientation psychanalytique qui est la nôtre y trouve plus difficilement une place et pourtant, là où nous exerçons, dans la cité au sens large, nous nous rendons bien compte que nous y avons toute notre place !

Que ces journées nationales sur le thème « Hystéries » se déroulent dans une université est intéressant à plus d'un titre. En effet, l'université symbolise le lieu de l'acquisition des connaissances qui est une forme de savoir. Or, la psychanalyse, née de l'écoute par Freud des sujets hystériques, a permis d'ouvrir un champ inédit de savoir, celui de l'inconscient, qui n'est pas du côté des connaissances. Le contexte était bien différent ; néanmoins, rappelons l'intervention de Lacan à l'université de Vincennes sur invitation de Michel Foucault, en 1969. De ce moment de dialogue entre Lacan et les étudiants, retenons comment Lacan explique que « la psychanalyse ça ne se transmet pas comme n'importe quel autre savoir ¹ » et cette déclaration de Lacan qui a marqué les esprits : « Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaire, c'est à un maître. Vous l'aurez ². » Comme nous le verrons lors de ces journées, la notion de maître occupe une place tout à fait spécifique dans la clinique des hystériques.


Par ailleurs, dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, Lacan met en relation les métiers dits impossibles par Freud (gouverner, éduquer, analyser) et ce qu'il définit comme discours (du maître, universitaire, de l'analyste). Dans le passage de la clinique du sujet hystérique à l'hystérie comme discours, Lacan indique que dans ce dernier il s'agit de « faire désirer ³ ». Est-ce l'impossible auquel nous confronte ce discours ? N'est-ce pas là


pourtant ce qu'espère le sujet hystérique : se faire désirer ? Cela m'évoque cette référence de Lacan à la boîte de Pandore.


Dans le mythe grec, Pandora figure la première femme mortelle, femme imparfaite, créée par Zeus, à laquelle il adjoint une petite boîte contenant tous les maux de l'humanité, mais aussi l'espérance. Une recommandation lui est faite : ne jamais ouvrir cette boîte. Cependant, la curiosité de Pandora ne résista pas à l'objet agalmatique. Elle souleva le couvercle et tous les maux se répandirent sur Terre, sauf l'espérance qu'elle réussit à retenir.


Lacan utilise cette métaphore avec l'idée que la boîte de Pandore « ouverte, c'est la psychanalyse ⁴ », c'est-à-dire que l'on ne sait pas ce qui peut s'en échapper. L'expérience analytique nous confronte à ce savoir-là, troué en quelque sorte. Alors que peut-on attendre d'une telle expérience et qu'en espère un sujet hystérique ?


Question parmi d'autres, à laquelle ces journées nationales tenteront d'apporter quelques éléments de réponse.

*  Ouverture des Journées nationales EPFCL-France 2021 : « Hystéries », les 27 et 28 novembre 2021 à Paris.

1.  J. Lacan, « Analyticon », dans *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 228.

2.  *Ibid.*, p. 239.

3.  *Ibid.*, p. 201.

4.  J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 251.

Patricia Gavilanes

Amour d'homme *

« Hay amor de hombre
que estas haciéndome reír
une vez más,
nube de gas,
que me empuja a subir
más y más,
que me aleja del suelo,
me clava en el cielo
con una palabra. »

Mocedades, 1982 ¹

Jésus-la-Caille ², qu'évoque Lacan dans sa conférence de 1975 intitulée « Joyce le Symptôme ³ », est un roman de Francis Carco publié initialement en 1914 puis en 1920 sous une forme augmentée. Le personnage de Jésus-la-Caille est un jeune homme, un éphèbe, à peine sorti de l'adolescence. C'est un prostitué et un gigolo de la rue Montmartre.

Pour son époque, comme le fait remarquer Denis Pernot ⁴, Francis Carco est novateur, car, comme écrivain des bas-fonds, il n'inscrit pas ses personnages dans la rubrique « fait divers », ni dans un contexte moral : Carco ne voulait pas faire de ses personnages des cas sociaux. Il voulait en faire de la littérature. Le roman *Jésus-la-Caille* laisse apparaître quelque chose de très naturel et de très vivant, Carco connaît ce monde de l'intérieur.

Jésus-la-Caille, donc, « entretenait à plaisir, sur son compte, une détestable réputation, car, de bonne heure, il avait compris qu'il obtiendrait des filles assez d'argent pour vivre sans travailler, à condition toutefois de se faire désirer et de s'aider du scandale ⁵. »

Mais si ce personnage de Jésus-la-Caille donne le titre à ce roman de Francis Carco, il sert aussi à Lacan pour nommer « Joyce le Symptôme ⁶ ». Or, Jésus-la-Caille n'est pas le personnage héroïque du livre, Jésus-la-Caille, c'est encore Denis Pernot qui le souligne, se laisse porter par la situation, il est inconsistant et instable, il sera celui sur lequel les événements tournent sans véritablement influencer sur leur cours.

Dans ce monde décrit par Carco, où les filles pensent « à l'amour comme à une éreintante corvée ⁷ », il y en a une, Fernande, qui est en quête et qui s'interroge sur l'amour, un amour au-delà de la pure jouissance. Car le mode primaire de jouissance, elle le pratique, avec ses passes du faubourg Montmartre et avec le Corse, son homme. C'est sur ce personnage de Fernande que nous insisterons pour vous parler de l'hystérie.

Mais comment alors parler de l'hystérie dans ce monde de prostitués, de gigolos et de maquereaux que Francis Carco décrit et où il n'y a pas de place pour la description de symptômes, ni pour le roman familial des personnages, puisque la seule chose que nous connaissons de l'histoire de Fernande, c'est qu'elle s'est enfuie, à dix-huit ans, du bar de son père, qui l'avait agressée quand elle en avait seize ? Il ne sera donc pas possible d'inscrire Fernande dans une anamnèse qui nous mènerait à un diagnostic d'hystérie. Cependant, Fernande bénéficie, nous semble-t-il, de ce que Lacan appelle, en se référant à l'hystérique, « une certaine culture du discours ⁸ ». Elle entretient dans sa fondation discursive la question de ce qu'il en est du rapport sexuel, à savoir ce qu'est une femme et ce qu'est un homme avec l'enjeu de ce « que l'un n'a pas et dont l'autre ne sait que faire ⁹. »

De Fernande nous pouvons aussi souligner que c'est le seul personnage du roman à ne pas avoir de surnom. Carco l'épargne-t-elle pour sa douceur et son élégance ? En l'appelant par son prénom, Fernande, du début jusqu'à la fin du livre, d'une certaine manière, Carco l'extrait de l'argot que ses personnages utilisent pour parler entre eux ou pour se nommer. Par exemple, en argot, un « Jésus » se réfère à un prostitué et une « Caille » à une jolie jeune fille. Fernande est inscrite dans un discours qui va au-delà de l'argot comme simple outil de communication et comme langage sensationnel qui vise à dramatiser et à faire sensation, sans forcément de relation avec la vérité.

Fernande est inspirée par l'amour, cherchant des mots pour traduire ses expériences charnelles. Elle cherche à s'inscrire dans une sorte de langage qui dépasserait la simple expérience du corps ; avec ses clients, elle se fait payer, mais que vaut-elle dans l'intime et le délicat d'une rencontre ? Fernande désire une nouvelle expérience, spirituelle et virginale, et en l'essayant elle s'égaré, elle se perd dans les bras de la Caille.

« Pressée contre la Caille, Fernande ne pensait qu'à l'amour qui la dominait et, dans ce bar où chacun affichait ses convoitises et lâchait bride à son vice, elle se découvrait une fraîcheur de sentiment telle que sa physiologie devint étonnamment pure ¹⁰. » Elle pense à celui qu'elle quitterait pour s'installer avec la Caille. « Certainement il se fâcherait [...] et tout en elle se révoltait ¹¹. »

Son homme, M. Dominique, le Corse, qui avait l'empire sur la rue Lepic, était connu comme un grand et solide maquereau, manipulant avec adresse le couteau ; on le désignait dans ce milieu comme une « bête mauvaise », que l'on craint. Fernande n'éprouvait aucune joie dans ce qui fait le plaisir du Corse. « Car, après l'avoir prise, toute sa gentillesse faisait place à une indifférence grossière ¹². » Est-ce là ce qu'elle espérait quand elle s'était enfuie du bar paternel ? Certes non...

Qu'est-ce qui compte donc pour Fernande ? Nous pourrions dire que c'est ce qui importe à l'hystérique. Elle veut faire savoir que « le langage dérape sur l'ampleur de ce qu'elle peut ouvrir, comme femme, sur la jouissance. Mais ce n'est pas ce qui importe à l'hystérique. Ce qui lui importe, c'est que l'autre qui s'appelle l'homme sache quel objet précieux elle devient dans ce contexte de discours ¹³. »

« Le désir qu'elle éprouve de connaître Jésus-la-Caille fait place à la crainte de ne pas le trouver tel qu'elle l'aurait souhaité [...]

Elle le regardait [...] avec une émotion qui la bouleversait et qui réveillait en elle des pudeurs bizarres ¹⁴. »

Qu'est-ce donc qui l'attire chez la Caille ? « Il était trop femme pour une femme et cette certitude attendrissait Fernande [...] Il serait l'amie que les hommes n'ont pas su comprendre. Il serait cet équivoque délicieux et tentateur, cette gosseline, cette poupée vicieuse et sentimentale qui repose d'un amant autoritaire et qui se prête à tous les jeux ¹⁵. »

De même que Dora en contemplation devant la Madone Sixtine, Fernande observait la Caille : « De ses grands yeux cernés, de sa longue mèche blonde, de sa bouche prometteuse et de sa peau de femme, elle était éprise par-dessus tout ¹⁶. » Cette abnégation de Fernande, cette image absolue de contemplation, reflet de sa féminité, convoque une autre jouissance qui échappe à celle purement phallique.

Pour terminer, reprenons ce que dit Lacan : « Ce qu'il y a de merveilleux dans le discours, dans les discours quels qu'ils soient [...] c'est qu'ils ne disent jamais les choses en cru ¹⁷. » En fait, Fernande introduit, tente de creuser dans cette langue vulgaire du bas-fond, une dévotion et une certaine éternité du verbe. Fernande tient à faire de grosses recettes, elle plaît dans ce Montmartre de 1900, « ses manières réussissaient [...] elle était douce. Il y a des hommes qui aiment les femmes de cette sorte ¹⁸. » Mais cela ne la comble pas, Fernande cherche par des mots, des mots d'amour, comme une sorte de traduction, une suppléance à ce qu'elle sait, à travers ses passes éphémères, du non-rapport sexuel.

Lacan nous enseigne que c'est le discours hystérique qui permet au maître de s'introduire au savoir. « Nous voyons donc l'hystérique fabriquer comme elle peut, un homme – un homme qui serait animé du désir de savoir¹⁹. » Quel homme donc pour Fernande ? Dans ce bestiaire humain de « Jésus-la-Caille », de « Pépé la Vache », un autre prétendant de Fernande, et de la sauvagerie du Corse, Fernande se cogne contre une « ignorance féroce » qui la rend incapable et toujours insatisfaite.

Mots-clés : Francis Carco, Jésus-la-caille, Fernande, discours hystérique, amour.

* ↑ Présenté lors des Journées nationales EPFCL-France 2021 : « Hystéries », les 27 et 28 novembre 2021 à Paris.

1. ↑ *Amor de hombre* est le titre d'une chanson de Mocedades, groupe musical basque originaire de Bilbao formé en 1967.
2. ↑ F. Carco, *Jésus-la-Caille*, Paris, Albin Michel, 2008.
3. ↑ J. Lacan, « Joyce le Symptôme », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.
4. ↑ D. Pernot, « Jésus-la-Caille ou la sexualité sans jugement », France Culture, émission *Personnages en personne* par Charles Dantzig, le 29 novembre 2020.
5. ↑ F. Carco, *Jésus-la-Caille*, *op. cit.*, p. 92.
6. ↑ J. Lacan, « Joyce le Symptôme », art. cit., p. 565 : « Joyce le Symptôme à entendre comme Jésus La Caille : c'est son nom. »
7. ↑ F. Carco, *Jésus-la-Caille*, *op. cit.*, p. 24.
8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 62.
9. ↑ *Ibid.*, p. 87.
10. ↑ F. Carco, *Jésus-la-Caille*, *op. cit.*, p. 64.
11. ↑ *Ibid.*, p. 65.
12. ↑ *Ibid.*, p. 32.
13. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 37.
14. ↑ *Ibid.*, p. 42.
15. ↑ *Ibid.*, p. 43.
16. ↑ *Ibid.*, p. 65.
17. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 93.
18. ↑ F. Carco, *Jésus-la-Caille*, *op. cit.*, p. 33.
19. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 36.

Francis Le Port

Psychose hystérique * ?

Hystéries, psychoses, depuis que ces catégories existent, les cliniciens ont interrogé leurs rapports. De leurs embarras sont nées quelques appellations qui signent la difficulté à séparer radicalement ces deux entités cliniques : psychoses hystéroides, états crépusculaires hystériques, délires hystériques, etc.

Lacan, dans le sillage de Freud, pose d'abord une différence structurelle entre hystéries et psychoses, avec son mathème de la métaphore paternelle. Ses élaborations plus tardives sur l'hystérie laissent à penser que ces deux catégories ne se situent plus sur le même plan et donc ne s'opposent plus tout à fait.

Ma pratique, de psychiatre d'abord, de psychanalyste ensuite, m'a appris ceci, que tout ce qui s'hystérise n'est pas toujours névrotique. Il s'agira donc pour moi de chercher ce qui dans les élaborations freudiennes et lacaniennes permettrait de rendre compte de ces formes emmêlées de l'hystérie et de la psychose.

Il n'est pas rare dans une pratique de psychiatre d'avoir affaire à des manifestations hystériques ou au moins hystéroides : chutes et pâmoisons de toutes sortes, aphonies, paralysies diverses, ictus amnésiques... Le praticien, souvent hospitalier (car ces symptômes me semblent se produire plus fréquemment à l'hôpital), s'il a un peu de bouteille, recherchera, fidèle à Charcot, à objectiver la non-organicité du symptôme, et il notera dans son observation le qualificatif hystéroïde ou hystéroides, selon ses affinités linguistiques. Mais il se risquera rarement à parler d'hystérie, sauf connaissance approfondie du cas. Il sait que bien souvent ces phénomènes se produisent chez des sujets fort éloignés de la névrose, pour lesquels le diagnostic de psychose fait peu de doute.

Après l'hôpital, il y a pour certains d'entre nous la pratique libérale, et concomitamment pour moi l'élaboration psychanalytique. Lorsque je reçus celles qui m'apparurent comme « mes premières hystériques », le sujet ne tardait pas, par quelque parole ou acte, à me faire savoir que j'étais à

côté de la plaque. Car je tardais parfois à entendre que ce sujet n'avait pas vraiment accès à la signification du désir, à la signification phallique. Ainsi, j'approchai à nouveau, mais d'une autre place, ces formes d'hystérisation de la psychose, que beaucoup ont qualifiée de psychose hystérique.

Alors comment penser ces formes mêlées de l'hystérie et de la psychose à partir des élaborations de Freud et de Lacan ?

Dans les années 1956 à 1958, Lacan semble opérer avec son mathème de la métaphore paternelle une distinction radicale entre les deux structures : l'affirmation du Nom-du-Père dans la métaphore paternelle ouvre aux névroses, sa forclusion mène aux psychoses ; l'hystérie, prise à cette époque comme névrose, est donc structurellement séparée des psychoses.

Pour avancer dans cette question sans trop élucubrer, je vous propose ma lecture d'un cas clinique, qui illustre assez bien l'adage : « Rien ne ressemble autant à une névrose qu'une psychose ¹. »

Jeanne a 14 ans. Elle est accueillie dans une institution. J'ai beaucoup entendu parler, avant même de la rencontrer, de ses voix envahissantes, de ses fugues et de ses crises. Un jour, je suis appelé à m'occuper d'une de ces crises et me trouve très surpris d'assister à une de ces grandes attaques à la Charcot, telles qu'elles nous étaient décrites dans notre formation : perte de conscience apparente, phase hypertonique, suivie de gestulations et torsions avec mimiques de souffrance, pressions sur le ventre, l'entrejambe, coups portés par les poings, les pieds et la tête, sur les murs et sur le sol, puis sur ceux qui essaient de la contenir, à savoir un collègue et moi. La contention par les corps l'apaise progressivement et le corps à corps prend la forme d'une sorte de câlin où elle suce son pouce. Pour les deux spectateurs, la dimension théâtrale ne fait pas de doute. Mais alors, que nous montre Jeanne, ou qu'est-ce qui se montre par elle ?

Pour Freud, le symptôme hystérique a un sens, un sens sexuel, déchiffrable. Il symbolise par conversion dans le corps une vérité inconsciente, et ceci par substitution de signifiants, par métaphore. Avec Jeanne, ce qui se montre a pour les observateurs un sens sexuel, celui d'un viol. Le symptôme représente certainement une vérité inconsciente. Est-ce une métaphore ? Probablement pas : même si le signifiant viol vient accrocher quelque chose du trou-matisme originel, il ne vient pas se substituer à un autre signifiant.

Pour Freud, un peu plus tard, le sens du symptôme hystérique, c'est le désir ; c'est l'accomplissement de l'insatisfaction de son propre désir et de la satisfaction du désir d'un autre, l'autre de l'identification. Avec Jeanne, le désir apparaît comme volonté de jouissance de l'Autre, au sens où l'Autre jouit du bout de corps qu'elle est. Pas question d'insatisfaction ici. Ce qui

est figuré, c'est plutôt l'accomplissement de la jouissance de l'Autre. Il n'est pas impossible cependant que cet accomplissement de la jouissance de l'Autre se fasse par identification avec sa belle-mère, qui se débat elle-même avec une problématique de cet ordre. Car Jeanne est prise dans une relation qui ne se triangule pas. Elle vit chez son père et sa belle-mère, dans une relation dite fusionnelle avec son père, dont elle tente d'assumer le désir en se conformant à sa demande, et une relation de rivalité avec sa belle-mère, qu'il s'agit d'éliminer. Elle supporte mal que son père s'en remette à cette femme, mais cela aussi elle tente de l'assumer, en se conformant aux *desiderata* de celle-ci. Sa réponse appliquée à la demande la confronte bien sûr à l'impossible, et c'est dans ces moments-là qu'elle fugue ou qu'elle « crise ».

Jeanne n'est pas si éloignée de Dora, qui « se symptomatise du symptôme d'un autre, avec un petit a, de s'intéresser à la fois au symptôme d'un autre châtré, le père, et au symptôme d'une autre privatrice, la femme ² ». À ceci près que l'autre paternel n'est pas châtré. Lorsque « dans l'hystérie, le symptôme incarne une jouissance [...] exclue de toute valeur d'usage, et par là même [...] incarne l'exil du non-rapport sexuel ³ », chez Jeanne le symptôme incarne la jouissance du rapport sexuel. Et il réalise sa position de martyr du signifiant.

Jeanne se soutient de l'amour pour son père ⁴. Pour exister, elle se donne en tant qu'objet, au père d'abord, et, pour lui plaire, à la belle-mère ensuite. Cela jusqu'à un certain point, point d'impossible. Précisons ici que la mère n'existe pas dans cette situation. Divorcée du père depuis longtemps, elle a été littéralement évincée par Jeanne, qui refuse devant le juge de la voir, allant même jusqu'à refuser qu'on lui en parle. On retrouve cette configuration, me semble-t-il, dans beaucoup de cas de psychoses hystéroides, où la mère ne constitue pas un appui et où l'enfant se tourne pour cela vers le père, dont il doit se faire aimer. Même dans le cas de Dora, la mère est totalement absente et Lacan d'ailleurs le souligne.

Cette question de l'amour du père nous amène à des élaborations beaucoup plus tardives de Lacan sur l'hystérie et l'identification. Dans les premières séances du séminaire XXIV, Lacan nous explique que « l'hystérique est soutenue dans sa forme de trique, est soutenue par une armature [...] Cette armature, c'est son amour pour son père ⁵. » Il dessine l'identification comme le retournement d'un tore sur un autre tore couplé, voire sur une chaîne de tores. Du nombre et du type de coupure dépend le type d'identification. Dans l'identification par amour, le corps torique de l'hystérique se retourne en trique sur le tore du père, qui vient lui donner son armature.

Chez Jeanne, l'événement du corps-trique lors de ses crises se soutient-il de l'amour du père ? Je n'écarte pas cette hypothèse. Il ne s'agirait pas ici du père châtré ou du père mort. Il ne s'agirait pas d'une métaphore. Il s'agirait du père en tant qu'Autre réel.

Peut-on penser chez le psychotique à une identification incomplète par impossibilité de retournement complet du tore ? Ou encore à un retournement sur un père sans discontinuité, comme l'évoquent certains auteurs ⁶ ?

Des analystes ont proposé de considérer la conversion hystérique comme un palliatif à l'inconsistance de la jouissance féminine ⁷, d'autres comme une forme de phallicisation de cette jouissance ⁸.

Pourrait-on envisager une conversion psychotique comme tentative de traitement de la jouissance de l'Autre non barré ?



Mots-clés : psychose hystérique, clinique différentielle, identification par amour du père, retournement du tore en trique, traitement de la jouissance de l'Autre.

* ↑ Présenté lors des Journées nationales EPFCL-France 2021 : « Hystéries », à Paris, les 27 et 28 novembre 2021.

1. ↑ Déformation d'une citation de Lacan : « Rien ne ressemble autant à une symptomatologie névrotique qu'une symptomatologie prépsychotique », dans *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, 1955-1956, Paris, Le Seuil, 1981, p. 216.

2. ↑ M. Bousseyroux, « Au commencement, le symptôme. À la fin, le sinthome ou... ? », *Mensuel*, Paris, EPFCL, n° 101, décembre 2015, p. 30.

3. ↑ *Ibid.*

4. ↑ Note après congrès : je remercie Sol Aparicio pour son indication, Jeanne ne se soutient pas vraiment de l'amour pour son père au niveau inconscient. Sans doute est-il plus juste de dire qu'elle s'y appuie de façon précaire et intermittente.

5. ↑ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 14 décembre 1976.

6. ↑ C. Fierens, <http://lire-en-psychanalyse.be> - Linsu150115

7. ↑ A. L. Prates, « Du symptôme hystérique à l'autre jouissance », *L'en-je lacanien*, n° 2, Toulouse, Érès, 2004, p. 45-53.

8. ↑ A. Tardits, « Le corps de L'insu », *Carnets*, n° 96, EPSF, 2014, p. 35-44.

Coralie Vankerkhoven

Dit-solution mystique : réponse à l'hystérique ? Et aujourd'hui * ?

Beaucoup a été dit sur les mystiques à partir de leur expérience dont l'écrit est la trace. Quelle pertinence d'encore les problématiser tant celles-ci ressortissent à un certain exotisme et tant nous avons l'impression de les maîtriser à coups de sentences : jouissance supplémentaire, engendrement d'un dire causé par l'absolu du vide, expérience limite de l'absence, etc. ?

Dans un champ fort vaste où les approches sont multiples, demeure un invariant : *a priori* dépassé, le phénomène n'en demeure pas moins la narration d'une expérience concrète indépassable qui saisit le sujet dans l'emprise d'une plénitude avec un absolu dont Dieu est une guise.

Circonspect face à ce « sentiment océanique », Freud avoua : « S'il faut vraiment plonger dans ce borbier dans l'intérêt de la recherche, je souhaite que cela ne se produise qu'après ma mort ¹. » Lacan y plongera, mieux, prendra *au sérieux* l'option mystique.

Ce « nouvel art de parler ² » et certaines thématiques ont rapproché l'expérience psychotique de la mystique ; des analogies ont aussi été posées avec les hystéries – notamment par Charcot – de par la théâtralisation du corps *folié* dans l'extase, par une affirmation du *ce n'est pas ça*, variation en demi-teinte du désir de désir insatisfait ³, et par leur rapport à l'institution, ce qui est un peu hâtif.

Si ces journées interrogent l'actualité des hystéries, poser celle des mystiques n'est pas sans y faire écho. D'une part, parce que l'on peut se demander s'il y a des expériences actuelles et similaires à celles d'Hadewijch ou de sainte Thérèse, et d'autre part parce que le « triple rapport au maître, au savoir et à la jouissance ⁴ » qu'interroge l'hystérique, s'écrit dans un vocabulaire des affects de l'amour qui touche moins à la question du diagnostic qu'à celle du *pastout* versus le symptôme de « se faire toute » de l'hystérique.

Deux figures contemporaines nous mettent dès lors au travail de ces conversions de « la » mystique : Marie de la Trinité, née en 1903 et décédée en 1980, et Véronique Lévy, née en 1972.

« *C'est en n'étant rien que tu seras tout*
(rien par toi, tout par Moi)
en ne voulant rien que tu feras tout”
(rien par ta volonté propre, tout par ma volonté sainte)
[...]

“Maintenant travaille, plus tard, tu te reposeras et tu jouiras – mais maintenant travaille.”

Il s'agit, à ce que j'ai compris, de ce travail qui s'opère pendant l'oraison : de cette réception de lumière que je dois être attentive à capter, à assimiler et à traduire en mots. Car elle m'est donnée sans mots, sans expression, à l'état de pure et simple lumière : le travail est de la revêtir de mots – et comme ce sont des lumières simples et pleines, les mots sont toujours par un côté en insuffisance ou désaccord ⁵. »

Ainsi s'exprime Paule de Mulatier, en religion sœur Marie de la Trinité, elle qui est Une œuvre, forte de près de dix mille pages dont la découverte n'en est qu'à ses débuts : des *Carnets*, une correspondance prolixe, divers opuscules dont *De l'angoisse à la paix* ⁶, récit de sa cure de sommeil adressé à Lacan, son analyste. Une œuvre dont elle ne parla pas de son vivant, – hormis à son père confesseur –, et c'est quand elle se sentira condamnée qu'elle écrira à sa sœur : « Il me semble (comme s'il ne s'agissait nullement de moi) que l'ensemble de ce qui est écrit est aussi important, sinon peut-être plus, que les écrits de saint Jean de la Croix, sainte Thérèse d'Avila et de Lisieux, Élisabeth de la Trinité, etc. », ajoutant toutefois : « Mais peut-être que tout cela sera détruit à ma mort ⁷. »

Une personnalité, au sein d'une communauté et qui se heurte à l'insitution et à ce que l'on qualifierait facilement de figures paternelles.

Une rencontre de la psychanalyse qui répond à une mystique du xx^e siècle, d'un Lacan décidé avec une carmélite contrariée, dominicaine par obéissance.

Dès le 3 avril 1950, Lacan fut ce partenaire et, contrairement aux autres qui reliaient les souffrances de cette dernière à ses vœux de chasteté, il pointa sa douleur entre *lumière* et *ténèbres infernales* due à l'écartèlement entre l'aspiration première à une vie contemplative et l'obéissance à une vie apostolique. « Soyez libre d'obéir », lui écrira-t-il à un moment délicat, paradoxe qui est interprétation.

Une articulation d'une expérience qui cherche à se dire dans un travail rigoureux de la pensée et du mot qui se choisit ou se renonce, où elle

a « dû [se] former un certain vocabulaire qui a légèrement évolué du commencement à la fin ». Certes, le titre *De l'angoisse à la paix*, cette épreuve de Job, a de quoi titiller un lecteur de Lacan : « Ma terreur devint telle que j'eus le sentiment de frôler la folie. L'angoisse n'était plus reliée à aucun motif, plus rien ne la limitait et plus rien en moi ne pouvait lui résister, elle avait tout submergé », mais ce serait faire fi de l'élaboration de cette spiritualité *in sinu patris* qui est sa marque.

« L'acte le plus élevé de l'intelligence humaine est de savoir que ce mystère de Paternité *est* – mais elle ne peut pas, d'elle-même, l'atteindre dans son essence. Or, c'est là que je suis toute et exclusivement attirée ⁸. » Elle se réduit au nom, au rien et en tant que choisie ou s'offrant comme suppléance : « Je te traite en hostie. / Consens-tu à ce que je te réduise à rien ? / [...] Tu suppléeras à ce qui leur manque, à eux, au-dedans ⁹. / C'est toi, toi-même que j'appellerai et je t'appellerai par ton nom qui est mon nom ».

Marie de la Trinité jouit d'une mystique du Père : « Je fus saisie en Lui ¹⁰ », mais un Père situé du côté non de l'exception, mais du vide où « de ma Dêité même tu jouiras. Je te plongerai en Elle. Nue, vide, dépouillée, pure capacité ¹¹. » Le *devoir de suppléance* qu'elle s'assigne est celui de « suppléer au manque qu'il y a dans la paternité ¹² ». Donner non-consistance à l'impossible, mais un vouloir croire « qui affirme la possibilité de l'impossible ¹³ » et qui s'en fait une conduite.

Ces quelques points sont à l'arraché, et je vous invite à découvrir l'analyse faite par Michel Bousseyroux, mais surtout à lire cette mystique qui ne fut sans doute pas sans inspirer Lacan.

Si l'écriture de Marie de la Trinité voisine avec la mystique spéculative, tout autre est celle de Véronique Lévy, la petite sœur de Bernard-Henri Lévy. Elle le répète : « Le Seigneur m'approcha par une toute petite fille, Coralie... J'avais 3 ans, elle aussi. [...] Elle me dit cette parole prophétique : "Crois en Jésus-Christ, sinon les robots t'emporteront" ¹⁴. » C'est d'un chemin de conversion ¹⁵ qu'elle témoigne dans une « société endormie au néant, au pouvoir, à l'argent ». Des hommes à l'Homme, des paradis artificiels à la béatitude spirituelle. Qu'elle soit proclamée par les autres, notamment par les autorités ecclésiales, « mystique » permet de toute évidence de contenir une possible hérésie. L'écriture de cette flamboyante *amoureuse du Christ* se centre d'abord sur la relation passionnée au Bien-Aimé, à laquelle s'ajoute, dans un second temps, une dénonciation du système « du corps économique virtuel de l'Antéchrist ¹⁶ » (des coronazis, de la PMA, du droit à l'avortement...).

Marie de la Trinité n'a pas eu un effet de savoir seulement au niveau de la doctrine trinitaire, mais ne fut sans un savoir sur l'effet réel de la suppléance tel que le développa plus tard Lacan. Sur quel arrière-fond d'« exploits dérisoires dans une situation d'égarement ¹⁷ » s'agite Véronique Lévy, si ce n'est celui de « la soif du manque-à-jour ¹⁸ » ? C'est patent dans *Montre-moi ton visage, c'est le désir d'autre chose* qui la fait se tourner vers un Dieu qui la comble. Ainsi, « Marie s'incarne dans l'Église universelle, abolit le manque d'être ¹⁹. » « Je comprends aujourd'hui qu'il n'y a qu'en Toi... jamais d'autre que Toi... me trouver c'est m'évanouir en toi / Ton regard m'appelle... vers Ton œil radical... où une lumière sans plis, une lumière absolue ²⁰. » Véronique Lévy ne s'abîme pas dans S(A) : ses paroles et son attitude jouant de l'évanescence consacrent le Dieu Un de l'amour au temps de la science et du capitalisme ²¹, assimilés au Mal. D'où cette croisade menée, dans un second lieu, dans une perspective politique de conscientisation collective où « nous abattons toutes les idoles par Sa Miséricorde, par sa Parole de Vérité qui Seule [...] nous arrache aux forces de la mort et de la perversité. Oui, c'est une guerre, Sainte : dont l'enjeu est la Vie et l'Éternité ²² ». L'usage de Dieu le père et/ou du Christ sature la béance de l'Autre et ce sens, la fixation en dogme « Jésus, Tu es la trame des univers, Tu es leur infini ²³ », fait bouchon au pas-tout de la vérité, en devient le vrai assuré.

Ainsi, l'invocation de cet Autre qu'est Dieu interroge la réponse donnée, singulière, attestant ici du biface de l'Autre. Pour l'une, la quête touche au Dieu Autre, dans son absence, démystifié, tandis que, pour l'autre, la croisade mystificatrice touche à la restauration consistante d'un Dieu Unien, homéostatique, dans un contexte où le discours ne se sustente plus de l'Autre divin.

Toutes deux, dans le rapport à ce lieu qui n'est rien d'autre que ce qui se nomme Dieu, n'en passent pas par l'homme. L'amour pour le divin s'écrit dans un lieu vide, réel, pour Marie de la Trinité lieu de la loi et du savoir vrai, pour Véronique Lévy ²⁴ manière dérisoire, somme toute, « courage à supporter l'intolérable de son monde ». « Cela est, c'est beau, cela suffit ²⁵ », disait Thérèse d'Avila.

Mots-clés : impossible, réel, Dieu, partenaire, mystique.

*↑ Présenté lors des Journées nationales de l'EPFCL-France 2021, « Hystéries », à Paris, les 27 et 28 novembre 2021.

1.↑ L. Andreas-Salomé, *Lettre ouverte à Freud*, trad. et préface de Marie Moscovici, Paris, Le Seuil, 1994, p. 17.

2.↑ M. de Certeau, *La Fable mystique (xvi^e-xvii^e siècle)*, Paris, Gallimard, 2018, p. 158.

3.↑ Il est tentant d'opérer des choix de lectures des mystiques en les orientant vers telle ou telle logique, qu'elle soit psychotique, mélancolique ou névrotique.

4.↑ S. Askofaré, podcast préliminaire aux Journées nationales de l'EPFCL-France : <https://www.youtube.com/watch?v=HcK08gK>

5.↑ M. de la Trinité, *Consens à n'être rien, Carnets 1936-1942*, préface de sœur Christiane Sanson, Orbey, Arfuyen, 2002, p. 60.

6.↑ M. de la Trinité, *De l'angoisse à la paix*, Orbey, Arfuyen, 2003.

7.↑ M. de la Trinité, *Le Petit Livre des grâces*, Orbey, Arfuyen, 2002.

8.↑ M. de la Trinité, « Le mystère de paternité », dans *Carnets IV* (7 janvier 1943 – 31 mai 1944), Paris, Éditions du Cerf, 2016, p. 294.

9.↑ M. de la Trinité, *Consens à n'être rien, op. cit.*, p. 76.

10.↑ Première grâce, téléchargeable sur http://www.mariedelatrinite.org/Des-graces-exceptionnelles.html?lang=fr#outil_sommaire_0

11.↑ M. de la Trinité, *Consens à n'être rien, op. cit.*, p. 118.

12.↑ M. Bousseyroux, *Trois essais sur la sexualité mystique, Marie de la Trinité. Simone Weil. Thérèse Neumann*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2020, p. 22.

13.↑ M. de Certeau et M. Cifali, « Entretien, mystique et psychanalyse », *Espaces Temps*, n° 80-81, Michel de Certeau, *histoire/psychanalyse. Mises à l'épreuve*, dir. C. Delacroix, F. Dosse et P. Garcia, 2002, p. 156-175.

14.↑ V. Lévy, *Jésus-Christ et les robots*, Paris, Éditions du Cerf, 2019, p. 11.

15.↑ Dans le journal *Libération*, consultable sur : https://www.liberation.fr/societe/2015/05/01/veronique-levy-jesus-je-t-aime_1282053/

16.↑ V. Lévy, *Jésus-Christ et les robots, op. cit.*, p. 48.

17.↑ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 244.

18.↑ J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 435.

19.↑ V. Lévy, *Montre-moi ton visage*, Paris, Éditions du Cerf, 2015, p. 165.

20.↑ *Ibid.*, p. 187.

21.↑ Il est d'ailleurs à noter que si ses premiers écrits sont émaillés de points de suspension, cela n'est plus le cas dans les suivants.

22.↑ V. Lévy, *Jésus-Christ et les robots, op. cit.*, p. 200.

23.↑ *Ibid.*, p. 250.

24.↑ À noter que, dans son dernier ouvrage, celle-ci remplit ce lieu de la figure de la femme : Marie.

25.↑ M. de Certeau et M. Cifali, « Entretien, mystique et psychanalyse », art. cit., p. 175.

XI^E RENDEZ-VOUS DE L'IF-EPFCL

*Traitement du corps dans l'époque
et dans la psychanalyse*

Buenos Aires, 29 juin-3 juillet 2022

Prélude

Marc Strauss

Corps adoré

Hasard des circonstances, l'amicale sollicitation d'Agnès Metton à fournir ce Prélude a coïncidé avec ma lecture de la page 66 de l'édition française du séminaire *Le Sinthome*, la quatrième leçon, du 20 janvier 1976 ¹. Lacan plus apodictique que jamais y avance, comme une caractéristique de l'espèce, le fait que le parlêtre adore son corps.

Une formulation on ne peut plus simple, néanmoins dérangeante. Est-ce si évident ? Lorsque nous interrogeons un moteur de recherche célèbre, nous croulons sous l'annonce de sites qui déclinent cinq, dix, voire quinze conseils pour arriver à aimer son corps, l'assumer, se réconcilier avec lui, et les autres proposent des régimes aminçissants. Ne parlons pas du succès planétaire des chirurgies esthétiques et rectificatrices, évoquons simplement les hontes et les peurs que nos corps déchaînent. Alors... ?

Il est vrai qu'adorer n'est pas aimer et que ne pas aimer son corps ne signifie pas ne pas lui vouer un culte, au contraire peut-être.

Cette adoration est le fait pour Lacan du mensonge produit par la mentalité, contrainte d'imaginer des « faux faits » pour préserver l'amour-propre qu'elle suppose. Comme exemple de « faux fait » majeur, n'avons-nous pas la castration ? Freud a plus qu'insisté sur l'importance dans la constitution et le développement du petit d'homme de ce délire qui donne sens à l'absence comme à la jouissance séparée.

Martin Veyron nous a illustré le fait que l'amour propre ne le restait jamais très longtemps ², et il en va hélas de même pour la simplicité chez Lacan.

Dans la suite de son propos, qui devient extrêmement dense et appelle nombre de commentaires, il situe l'amour-propre au principe de l'imagination, reformulant le roman familial du névrosé de Freud où c'est bien d'une blessure d'amour-propre qu'elle prend son essor, prête à tout pour sauver le père dans sa fonction d'assurer la certitude de sa place dans l'Autre. C'est le

corps considéré du point de vue de cet Autre qui permet au sujet de se représenter mentalement comme unité, d'où toute hystoire prend sens.

Lacan ajoute que si le parlêtre adore son corps c'est parce que sa mentalité lui fait croire qu'il l'a, contre toute évidence concrète. Il le souligne, le corps ne s'évapore pas et reste par là antipathique à la mentalité. Ce reste concret du corps est du coup transféré à un autre corps supposé vraiment un, dispensé de sa pénible mentalité. Cet autre corps devient alors l'objet de l'adoration, détour obligé pour qu'elle lui revienne sur son corps propre.

Plutôt que Narcisse, prisonnier de son image et dont les Anciens débattaient pour savoir s'il s'était ou non reconnu, nous apparaît là Pygmalion, dont l'amour a donné vie, non sans la contribution d'Aphrodite, au corps de pierre de Galatée. Les interprétations répertoriées de ce mythe nous mèneraient ici trop loin et nous n'oserons pas voir dans le tableau de 1819 de Girodet, avec son bouquet en bonne place, la forme épique d'un certain schéma repris de Bouasse ; rappelons simplement que ce Chypriote s'était fabriqué la femme de ses rêves après avoir fui son île, horrifié qu'il était par l'impudeur de ses habitantes, les Propétides, qui avaient la sale réputation d'être des prostituées et des sorcières, voire les deux en une, autrement dit d'avoir une mentalité...

À suivre Lacan dans cette page du *Sinthome*, nous sommes tous des Prométhée : par notre adoration, nous nous voyons donner vie à l'objet en le reconnaissant dans un autre corps. Il apparaît là un singulier parallèle entre l'objet *a* qu'est une femme pour un homme et les enfants pour elle : toujours donner vie, même si par une logique fort différente.

En effet, s'il semble bien que les mères adorent les corps de leurs enfants, pour le plus grand malheur de ces derniers parfois, c'est une forme d'adoration différente de celle du corps que Lacan distingue chez les femmes, dans ses propos pour un congrès sur la sexualité féminine. Il y décrit l'infidélité féminine où derrière l'homme dont elle « chérit les attributs ³ » reste voilé « un amant châtré ou un homme mort (voire les deux en un) [...] pour y appeler son adoration ⁴ ». Incube idéal peut-être, mais qui pèse de tout son poids sur le corps de la belle endormie et lui procure un effet certain, qui a fait le sublime cauchemar d'un Füssli ⁵.

En clair, si la psychanalyse constate que les unités corporelles s'ordonnent à partir des discours, elle traite toujours du corps à partir d'un autre corps, faisant du corps un corps lié, symptôme d'un autre corps.

Il peut bien s'agir d'une voie égarée, voire trompeuse, elle reste la seule praticable pour un parlêtre que sa mentalité empêche de se réduire à la complète abstraction de sa consistance imaginaire.

D'où une série de questions :

– Qu'en est-il de l'adoration de son corps pour celui dont le corps de l'autre ne recèle nulle agalma puisqu'il a son objet dans sa poche, le psychotique ?

– Si le parlêtre adore son corps, est-ce toujours au titre de faire l'homme, même pour les femmes ?

– Que devient dans une analyse, avec la réduction du sens sexuel dont le fantasme se faisait le support, cette adoration ? Y trouverait-elle une alternative ?

– Dans notre époque dite de « culte du corps », de Pygmalion à la pornographie virtuelle en *free access*, le lien au corps de l'autre et par là à son propre corps se trouve-t-il affecté, et comment ?

1. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 61-76.

2. [↑](#) M. Veyron, *L'Amour propre ne le reste jamais très longtemps*, BD, Paris, L'Écho des savanes, 1982.

3. [↑](#) J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 695.

4. [↑](#) J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits, op. cit.*, p. 733.

5. [↑](#) J. H. Füssli, *Le Cauchemar*, huile sur toile, 1781, conservé au Detroit Institute of Arts.

BRÈVES

Colette Soler

Une urgence pas comme les autres *

Par Pierre Perez

L'urgence qu'interroge ce livre est celle qui se rencontre dans une psychanalyse. Elle diffère donc de l'urgence de l'époque, qui impose à chacun son lot d'urgences.

Si l'époque impose à chacun ses urgences, celles-ci tiennent moins de l'urgence en tant que telle que du sentiment d'urgence. Pour autant, ce sentiment d'urgence généralisé dans et par l'époque ne dit rien de l'urgence telle qu'elle se rencontre dans une psychanalyse, ce à quoi ce livre, lui, ambitionne de répondre.

Par le choix de ce titre, Colette Soler indique autant une référence qu'un programme, le sien, celui d'une élucidation des thèses de Lacan quant à l'urgence. Des « urgences subjectives » de 1956 aux « cas d'urgence » de 1976, il y a tout un parcours de pensée chez Lacan, dont ce livre nous donne à entendre toutes les nuances, toute la complexité aussi. Chaque page est un détour nécessaire et passionnant permettant au lecteur de mesurer une à une les incidences éthiques, cliniques et politiques qu'implique pour la psychanalyse chacune des thèses avancées par Lacan.

La formule « pas comme les autres » qui fait le titre de cet ouvrage réfère directement à « Variantes de la cure-type », texte paru en 1950 où Lacan faisait de la psychanalyse une thérapeutique « pas comme les autres ». Avec ce syntagme, il en affirmait l'effet thérapeutique, sans toutefois en préciser le mode d'exécution spécifique. Avec ce nouveau livre, Colette Soler y apporte une réponse en identifiant la « vraie urgence » à « l'urgence thérapeutique proprement analytique », celle-là même qui, selon Lacan, doit être satisfaite. Suivant cette thèse, au terme du procédé analytique, une satisfaction doit être produite au bénéfice de l'analysant. Cette « satisfaction de fin », l'analyste ne saurait la donner à l'analysant ; à travers son « être là » il en conditionne plutôt la production.

Cette thèse a de quoi surprendre, tant depuis Freud l'abstention semble faire mot d'ordre pour les psychanalystes, au risque d'un « laisser en plan » grandissant côté analysant. Produire cette « satisfaction de fin », voilà qui pourrait bien revivifier le rapport de chacun à la psychanalyse, c'est en tout cas ce à quoi nous invite Colette Soler avec ce nouveau livre.

* [↑](#) C. Soler, *Une urgence pas comme les autres*, Paris, Éditions Nouvelles du Champ lacanien, 2021.

FRAGMENTS

Car la question commence à partir de ceci qu'il y a des types de symptôme, qu'il y a une clinique. Seulement voilà : elle est d'avant le discours analytique, et si celui-ci y apporte une lumière, c'est sûr mais pas certain. Or nous avons besoin de la certitude parce qu'elle seule peut se transmettre de se démontrer. C'est l'exigence dont l'histoire montre à notre stupeur qu'elle a été formulée bien avant que la science y réponde, et que même si la réponse a été bien autre que le frayage que l'exigence avait produite, la condition dont elle partait, soit que la certitude en fût transmissible, y a été satisfaite.

Jacques Lacan

« Introduction à l'édition allemande des *Écrits* »
7 octobre 1973, dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 556-557

La clinique psychanalytique doit consister non seulement à interroger l'analyse, mais à interroger les analystes, afin qu'ils rendent compte de ce que leur pratique a de hasardeux, qui justifie Freud d'avoir existé. La clinique psychanalytique doit nous aider à relativiser l'expérience freudienne. C'est une élucubration de Freud. J'y ai collaboré, ce n'est pas une raison pour que j'y tiennne. Il faut tout de même se rendre compte que la psychanalyse n'est pas une science, n'est pas une science exacte.

Jacques Lacan

« Ouverture de la section clinique »
5 janvier 1977, *Ornicar ?*, n° 9, p. 7-14

Les Éditions Nouvelles du Champ lacanien
de l'EPFCL-France proposent aux lecteurs du *Mensuel*
de rédiger une brève (une demi-page maximum)
sur un point qui a retenu leur attention
dans un des livres parus aux ENCL
et qui sera mise en ligne
sur le site des Éditions Nouvelles :
<https://editionsnouvelleschamplacanian.com>
Merci d'adresser vos contributions à :
contact@editionsnouvelleschamplacanian.com

Bulletin d'abonnement

au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version papier : 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €

Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €

Prix spécial pour 5 numéros : 25 €

Numéros spéciaux : 8 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

n° 114 - Des autistes, des institutions, des psychanalystes et quelques autres...

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €

Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net